Document généré le 13 juil. 2025 03:25

Québec français

Nouveautés

Numéro 164, hiver 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65882ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (164), 4–21.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ANTHOLOGIE

PHILIPPE MOTTET
et GILLES PELLERIN
Vingt-cinq ans de nouvelles. Une anthologie québécoise
Avant-propos de Philippe Mottet
L'instant même, Québec
2011, 315 pages

Lors de sa fondation en 1986, L'instant même poursuivait le but de publier des recueils de nouvelles, pari audacieux et geste unique dans le monde francophone. Il est vrai que le « petit genre » avait pris de l'expansion. À cette époque, des revues montréalaises contribuaient à la croissance exponentielle de textes brefs (*Liberté, Mœbius, XYZ. La revue de la nouvelle, Imagine*…, entre autres). Cependant, l'éditeur de Québec ne se limitait pas aux recueils du monde francophone, mais se lançait également dans l'exploration d'œuvres canadiennes anglaises, chiliennes, irlandaises, mexicaines, allemandes, argentines, russes..., et ce, même si la nouvelle n'avait pas la « cote » et que le monde de l'édition de langue française déclarait qu'elle ne se vendait pas ou trop peu, alors que, dans les pays anglophones et germaniques, les lecteurs lui demeuraient attachés. Depuis, la situation a changé. Bon nombre des recueils de L'instant même ont été couronnés de prix littéraires et la maison s'est constitué un public fidèle, ouvert aux nouveautés, friand de textes stimulant les neurones. L'éclatement des anciennes formes et des règles, le fantastique, le réalisme réinventé ont trouvé leurs adeptes. Car la relève scrute la vie avec une fulgurance et une intensité époustouflantes – caractéristiques pour le genre – et s'empare de sujets peu ou pas explorés encore, comme l'inceste, le mal de vivre des adolescents, les conditions familiales, l'altérité, pour ne nommer que ceux-là.

À la lecture de cette anthologie de trente et une nouvelles, on constate non seulement l'étonnante variété de thèmes et de formes, mais surtout l'évolution des stratégies narratives. Présentés par cinq tranches de lustres, les textes ont été choisis dans le but de faire ressortir les particularités de la « nouvelle nouvelle » ; de Jean-Paul Baumier à Marie-Claude Malenfant, en passant par les incontournables, Gilles Pellerin, dont on aurait souhaité lire un second texte, tiré d'*Ï (i tréma)*, Pierre Yergeau, Danielle Dussault, Diane-Monique Daviau, Nicolas Dickner et son superbe « L'Ancien monde », Sylvie Massicotte, Roland Bourneuf, Lori Saint-Martin (une merveille, son « Mon père, la nuit »), Pascale Quiviger. Et puis, on demeure ébloui devant l'éventail des années 2006-2010, avec les Guillaume Corbeil, Louise Cotnoir, Natalie Jean, David Dorais et un étincelant bijou de Stéphanie Kaufmann. Le choix vous met l'eau à la bouche. Vous y trouverez de courts exemples du genre qui se prêtent de façon idéale au travail en classe, à chaque niveau : il y en a pour tous. Ou encore, laissez vagabonder vos élèves, ils trouveront ce qui les interpelle.

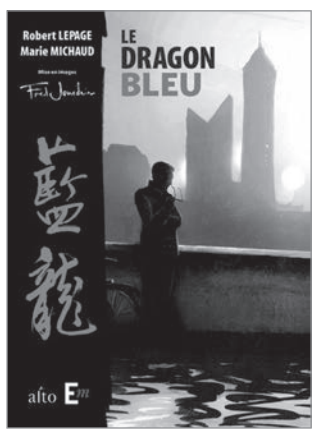
Cette anthologie, à un prix plus qu'abordable, est une bonne façon de les inciter à lire et d'éveiller leur intérêt pour le « petit genre ».

HANS-JÜRGEN GREIF

BANDE DESSINÉE

ROBERT LEPAGE
et MARIE MICHAUD [FRED JOURDAIN - mise en images]
Le dragon bleu
Alto et EM, Québec
2011, [n. p]

Adaptation en bande dessinée de la pièce de théâtre écrite par Robert Lepage et Marie Michaud, *Le dragon bleu* nous transporte dans une Chine contemporaine en pleine métamorphose. Nous y retrouvons trois personnages : Pierre Lamontagne, un Québécois installé à Shanghai, où il possède une galerie d'art ; Claire Forêt, son ancienne amoureuse, venue en Chine adopter une petite fille ; Xiao Ling, une jeune artiste chinoise exposant ses œuvres dans la galerie de Pierre. Pour chacun, la vie est sur le point de changer, que ce soit à cause de décisions gouvernementales menaçant l'existence de la galerie de Pierre, de l'échec de l'adoption pour Marie ou d'une grossesse inattendue pour Xiao Ling. Ils devront déterminer comment ces événements transformeront leur vie et leurs relations les uns avec les autres, entre fuite en avant, résignation et confiance. La mise en images que Fred Jourdain fait de cette pièce de théâtre se détache de certaines conventions de la bande dessinée pour permettre au dessin de s'évader de la case traditionnelle ou au dialogue de sortir à l'occasion du phylactère. Bien que la case et la bulle soient présentes à certains moments de l'album, l'illustration occupe régulièrement toute la double page, transformant alors l'espace du livre en espace scénique, le théâtre devenant pour ainsi dire portatif. Même si le livre peut très bien se lire en faisant abstraction de la pièce théâtrale dont il est inspiré (je n'ai moi-même pas vu cette pièce), nous pouvons reconnaître une certaine influence de la scénographie particulière de Lepage dans la façon dont Jourdain joue d'une hétérogénéité



dans la présentation des dialogues (phylactères, disposition en bas de page accompagnée de vignettes représentant les interlocuteurs, monologue dispersé dans l'ensemble d'une page…) et des illustrations (actions décrites par une succession de cases, illustrations occupant une page ou une double page, présentations plus abstraites d'un panda et d'idéogrammes chinois). Enfin, la présence constante du motif du trio tout au long de l'album (trois personnages, trois langues, les trois gorges du Yang-Tsé-Kiang…) se poursuit jusque dans le triple dénouement s'offrant aux personnages, les différentes possibilités, présentées par des dialogues identiques et des illustrations ne différant que par la position des personnages, permettant aux trois protagonistes de trouver les uns chez les autres un espoir de rédemption.

CHRISTINE OTIS

ÉTUDE

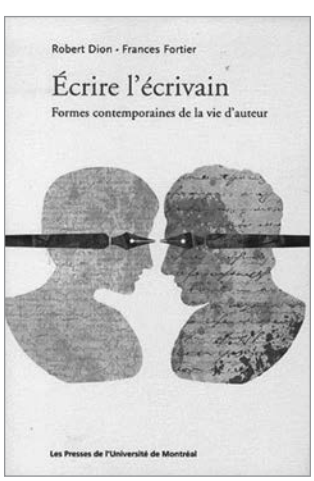
ROBERT DION
et FRANCES FORTIER
Écrire l'écrivain. Formes contemporaines de la vie d'auteur
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal
2010, 191 pages
(Coll. « Espace littéraire »)

Depuis quelques années, la critique littéraire fait état d'un *retour du sujet* dans les œuvres de fictions contemporaines. En effet, on a vu se multiplier, à partir des années 1980, les romans à caractère biographique, les autofictions ou encore les récits de filiation. Basé sur un impressionnant corpus (quelque 350 œuvres publiées pour la plupart depuis cette date dans les principales langues occidentales), l'ouvrage de Robert Dion et Frances Fortier propose une véritable radiographie des « textes consacrés aux écrivains par des écrivains » (p. 9). Les *fictions biographiques* présentées dans cet ouvrage partagent certaines caractéristiques : outre le recours à la fiction, ces textes « prennent en écharpe la vie d'auteurs réels et proposent une interprétation éminemment subjective de la vie ou de l'œuvre du biographé » (p. 13).

Par le biais du concept de *transposition,* les deux auteurs proposent un parcours d'analyse qui permet de mieux circonscrire les stratégies employées par les écrivains pour réinvestir, non sans ludisme, le matériau documentaire, « signalant du coup sinon une contestation radicale, à tout le moins une réserve à l'endroit de l'entreprise biographique » (p. 20).

L'ouvrage est découpé selon « quatre champs d'application du concept de transposition, qui correspondent à autant de types et renvoient à autant de chapitres : le *vécu*, l'*œuvre*, la *critique* et le *genre* » (p. 15). Ainsi, le premier chapitre aborde les différentes modalités du « vécu transposé » : de la survivance fictionnalisée des grands auteurs à l'atomisation de la figure d'écrivain, en passant par diverses variations imaginatives sur leurs trajectoires. Le deuxième chapitre nous permet d'appréhender les diverses transpositions (reprises, échos, recadrages, reformulations) que fait subir l'écrivain à l'*œuvre* du biographé dans ce geste de réinterprétation et de réappropriation que convoque la fiction biographique. Le troisième chapitre aborde le discours *sur* l'œuvre et expose les mécanismes par lesquels les écrivains se jouent de la fonction critique de la biographie : certains pointant de façon ludique l'inanité d'une critique objective, d'autres déniant littéralement la fonction critique du biographique. Dion et Fortier montrent bien par là la teneur critique des fictions biographiques actuelles, où « il semble que le narratif et l'argumentatif […] ne s'opposent ni ne se relaient, mais […] se déversent plutôt l'un dans l'autre » (p. 119). Finalement, le quatrième chapitre fait état des diverses modalités de détournement des pratiques traditionnelles (appareil de notes, péritexte, etc.) et des formes anciennes (recueils de vies, hagiographies, portraits littéraires, etc.) de la biographie et nous permet de saisir comment, « par un effet paradoxal, la transposition d'un procédé habituel de la critique et de la biographie sérieuses » (p. 127) contribue à opérer des renversements au sein des textes étudiés, « minant d'une part [leur] caractère factuel […], introduisant d'autre part, sous le sérieux de l'admiration indéfectible, le germe d'une puissante ironie » (p. 127). L'ouvrage constitue un outil précieux pour qui veut saisir les singularités du procès biographique que propose la littérature contemporaine, « prise comme elle l'est entre le souvenir d'une longue lignée et les impératifs du présent » (p. 16).

MARIE-HÉLÈNE VOYER



SIMON HAREL
Attention écrivains méchants
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 2010, 181 pages

Dans *Attention écrivains méchants*, Simon Harel propose une plongée dans l'univers singulier de la méchanceté littéraire. Portant son regard sur des auteurs aussi variés que Bernhard, Cioran, Houellebecq, Céline, Mavrikakis et Lê, il s'intéresse à tous ces cas de figure où l'écrivain « par une rigueur absolue, tente de faire de la méchanceté une technique, une éthique et un art de vivre » (p. 177). Au fil de son essai, il traque et débusque les « schèmes organisateurs de cette méchanceté » (p. 172) et relève les « facteurs qui contribuent à cette valorisation littéraire de la mécréance » (p. 108). Plutôt que de faire l'apologie de la méchanceté, il propose d'« évaluer à sa juste valeur ce retour en force de l'authenticité dans le discours romanesque, qu'elle prenne la forme de la rage ou de l'imprécation » (p. 18).

Pour Harel, « la méchanceté, si on l'insère à l'intérieur d'une logique de l'interlocution, si on la considère à l'intérieur des récits de l'imagination comme pivot d'un dialogue difficile avec l'autre, possède une valeur heuristique qu'il ne faut pas négliger » (p. 17). Ainsi, de l'*écorché-vif* à l'*emporté-vif*, du *fantasme d'illimitation* au *décollement créateur*, l'essayiste explore autant de figures d'auteurs, autant de concepts, autant de pistes pour mieux comprendre la mécanique complexe de cette « fabrique de la méchanceté » (p. 71) et pour mieux circonscrire « l'aire de jeu, contrainte des baroudeurs de l'absurde et du désespoir » (p. 106).

Harel montre bien comment la méchanceté littéraire, plus qu'un simple exercice de style ou qu'une simple posture d'écrivain, « cristallise les tensions à l'œuvre dans le langage » (p. 121). De la même manière, il met en relief le caractère diffus de cette méchanceté qui témoigne « d'une violence infra-ordinaire, celle que nous connaissons, dont nous sommes témoins, qui ne prend pas l'aspect sanguinolent de meurtres, d'attentats ou encore de génocides » (p. 133), mais qui joue « *à chaque fois* […] le ratage de la rencontre d'autrui » (p. 178). C'est donc à une « méchanceté nécessaire » que l'auteur nous invite à réfléchir, « celle qui nous éclabousse pour mieux nous faire réagir » (p. 163) car, pour lui, la méchanceté littéraire gagne avant toute chose « à être saisie sous son aspect libérateur ». Après tout, l'écriture littéraire de la méchanceté illustre bien comment « [l]a culture se résume à ce franchissement rendu possible à chaque fois, à cette (trans)incarnation qui justifie, le temps d'une lecture, de vivre autrement » (p. 179).

MARIE-HÉLÈNE VOYER

PIERRE NEPVEU
Gaston Miron.
La vie d'un homme
Boréal, Montréal
2011, 900 pages

Pierre Nepveu était le chercheur tout désigné pour écrire la biographie de Gaston Miron. Poète lui-même, il a été mêlé à la vie littéraire de Montréal et au mouvement poétique québécois. Il a souvent croisé notre poète national, au verbe haut, l'auteur, à son grand désarroi, d'un seul livre, *L'homme rapaillé*, qui a marqué notre histoire littéraire. Ce recueil, magistral pour certains, a bien failli ne jamais être édité, car Miron, un écrivain perfectionniste et étonnamment très timide, comme nous le présente son biographe, avait toujours refusé de réunir ses poèmes éparpillés dans divers journaux et revues, jusqu'à ce que, en 1970, ses amis Jacques Brault et Georges-André Vachon le convainquent. Paru cette année-là aux Presses de l'Université de Montréal, le recueil obtient le prix de la revue *Études françaises* et devait rapidement marquer la littérature et la poésie québécoises, l'histoire littéraire, voire le Québec tout entier tant son impact a été considérable.

La biographie de Nepveu peut être elle aussi considérée comme un événement littéraire et culturel. Imaginons : 800 pages de texte, divisées en cinq parties, selon les dates charnières de la vie du poète, et réparties en vingt-cinq chapitres, qui sont suivis de 100 pages de notes. Voilà qui témoigne d'un travail de bénédictin, qui a nécessité dix ans de patientes recherches pour recueillir, compulser, classer des milliers de documents : livres, archives publiques et privées, correspondance, notes diverses, sans oublier les nombreux témoignages d'ami(e)s et de critiques littéraires, pour nous offrir *Gaston Miron. La vie d'un homme*, titre qui n'est pas sans rappeler *Vie d'un homme*, de Guiseppe Ungaretti, cité en épigraphe, à côté d'une autre citation, de Miron lui-même : « Je n'ai pas de biographie, mais mes poèmes sont autobiographiques ».

Il faut dire, d'entrée de jeu, que Nepveu n'a rien laissé au hasard, même si Miron, qui fut de plusieurs combats, emprunte diverses voies. Ce héros, le biographe le suit à la trace, depuis sa naissance à Sainte-Agathe-des-Monts, dans les Laurentides et ses « montagnes râpées du Nord », le 8 janvier 1928, jusqu'à sa mort, survenue à Montréal, le 14 décembre 1996. Entre ces deux dates extrêmes, se déploie toute une vie, qui ne fut pas toujours de tout repos. Certes l'enfance et l'adolescence ont été heureuses pour l'aîné de la famille, sans trop d'histoire, jusqu'à la mort du père, l'industriel Charles-A. Miron, en 1940, disparition qui marque une rupture très nette pour le jeune homme, contraint de quitter sa famille pour le juvénat des Frères du Sacré-Cœur, à Granby, puis pour le noviciat, où il devient le Frère Adrien. Il tâte déjà de la poésie et quelques-uns de ses poèmes, publiés dans le journal de la communauté, attirent l'attention. Mais la vie religieuse lui pèse et il quitte la communauté. Tout en restant fidèle à sa foi, il se cherche pendant quelques années, s'adaptant difficilement à sa nouvelle vie, lui qui est pauvre, sans métier, membre à part entière de ceux qu'il appelle « la petite race » (p. 101). Le lecteur découvre alors, avec son installation à Montréal, la grande ville anonyme, un Miron angoissé, tourmenté, hésitant, peu sûr de lui quant à la qualité de son écriture et à la valeur de ses poèmes, qu'il trouve souvent insignifiants. Sans être voyeur, Nepveu nous entraîne dans l'intimité de cet homme profondément malheureux en amour – il a même songé au suicide –, ce qui le dérange profondément, lui qui, en plus, se trouve laid. Nepveu permet encore à ceux et celles qui ne l'ont pas côtoyé, aux non-initiés, de faire des découvertes, surprenantes pour d'aucuns. Ainsi ceux-là seront surpris de constater la grande timidité de cet homme souvent solitaire, mais qui, une fois mêlé à un groupe, devient si volubile que parfois il en vient à déranger, voire à se comporter comme un adolescent oubliant les bonnes manières, ainsi que le révèle sa première rencontre avec celle qui fut sa dernière compagne, Marie-Andrée Beaudet. Mais il s'est assagi au cours des ans et s'est donné corps et âme à sa poésie et à celle des autres, surtout, qu'il a publiée avec amour et passion aux éditions de l'Hexagone, dont il a été le cofondateur et le directeur littéraire pendant plusieurs années. Et s'il n'a publié qu'un unique recueil sous son nom, en plus de *Deux sangs*, qu'il a signé, en 1953, avec son ami Olivier Marchand, c'est qu'il s'est beaucoup donné ailleurs. On connaît encore mieux, grâce à son biographe, son long et difficile combat en faveur de l'indépendance du pays qu'il a profondément aimé, seule issue possible, à ses yeux, pour assurer sa propre naissance et celle de son peuple, qu'il est allé rejoindre sur la place publique (« je suis avec les miens sur la place publique º et mon poème a pris le mors obscur de nos combats » (« Sur la place publique. Recours didactique »). Et comment oublier cet autre combat qu'il a mené pour défendre la langue française, qu'il sait menacée par la présence envahissante de l'anglais. Pour lui, c'est par la langue française que le peuple québécois assurera son avenir et c'est la seule façon d'y parvenir. Car la langue, aux yeux du poète militant, du poète engagé, est le fondement d'une nation.

Avec un souci d'exactitude et une minutie exemplaire, Nepveu, par petites doses et avec finesse, nous livre, çà et là, les circonstances de création de plusieurs poèmes, souvent rédigés à la suite d'une passion amoureuse, passagère ou éphémère, telle « La marche à l'amour » ou « La vie agonique » et plusieurs autres. Lui qui connaît si bien la poésie de Miron pour l'avoir longtemps fréquentée, et qui s'est longuement et solidement documenté, nous permet encore de constater les nombreuses transformations que le poète, si exigeant dans son désir d'atteindre la perfection et fidèle à l'enseignement du vieux Boileau, a fait subir à ses vers, qu'il jugeait fautifs ou « en souffrance », comme il le répète souvent. C'est ce qui explique cet éternel chantier auquel il s'est soumis, une bonne partie de sa vie. Mais ce travail ne s'est pas fait sans heurt. Encore moins dans la précipitation. N'a-t-il pas mis plusieurs années avant de publier *L'homme rapaillé* dans la collection «Typo ». Il aura fallu un geste presque d'éclat de Jean Royer, alors directeur littéraire à l'Hexagone, pour que le recueil paraisse, avec toutefois la mention « édition non définitive », qui le deviendra cependant, avec la disparition du poète.

L'ouvrage de Nepveu dépasse largement la biographie d'un poète militant, le seul qui, jusqu'ici, a eu droit à des funérailles nationales, dans l'église de Sainte-Agathe-des-Monts, où il avait été baptisé. Par la grandeur et l'importance de son « héros », Nepveu a été forcé de nous proposer, pour notre plus grand bonheur, une histoire culturelle et littéraire d'une époque charnière de l'histoire du Québec, depuis la parution de *Refus global*, en passant par la crise d'Octobre 1970, qui a conduit Miron en

prison, comme un criminel, jusqu'aux sombres lendemains du Référendum de 1995 où, pour une deuxième fois, déplore le poète, les Québécois ont dit à nouveau NON à leur naissance et à l'avènement d'un vrai pays.

Nepveu nous a donné un vrai cadeau et il nous faut le remercier à la fois pour la qualité de son écriture, qui ne verse jamais dans le jargon des seuls spécialistes, pour la justesse de ses jugements, toujours posés et judicieux, et pour la prodigieuse érudition dont il fait preuve, sans faire étalage de pédantisme et sans jamais donner de leçon. Voilà un ouvrage touchant, émouvant, qui se veut encore un modèle du genre. Ce livre témoigne d'un amour inconditionnel du biographe pour son héros, un grand homme, qui a marqué le Québec et les Québécois. Reste maintenant au Québec à lui témoigner sa reconnaissance en baptisant de son nom un édifice public, comme la Bibliothèque nationale du Québec. Rien de moins, car Gaston Miron le mérite amplement pour tout ce qu'il a accompli pour la poésie et la littérature québécoises.

AURÉLIEN BOIVIN

DENIS SAINT-JACQUES et LUCIE ROBERT [dir.]
La vie littéraire au Québec
Le nationaliste, l'individualiste et le marchand
Tome VI : 1919-1933
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 2011, XV, 748 pages

Le sixième tome de *La vie littéraire au Québec* couvre la période de 1919 à 1933, soit depuis la fin de la Première Guerre mondiale, jusqu'au cœur de la Crise économique, qui sévit depuis le krach de 1929, et à l'avènement de la modernité, qui se manifeste en 1934 avec la publication du journal *L'Ordre* d'Olivar Asselin, de *La Relève*, sous l'impulsion de Paul Beaulieu et de Robert Charbonneau, et des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, un roman qui fait scandale au moment de sa parution. Il faut encore noter d'emblée que Lucie Robert est devenue codirectrice de ce tome avec Denis Saint-Jacques, en remplacement de Maurice Lemire, le fondateur du projet, qui a pris une retraite bien méritée.

Sous-titré « Le nationaliste, l'individualiste et le marchand », trois types de meneurs « dont Lionel Groulx, Louis Dantin et Albert Lévesque donnent des exemples représentatifs » (p. 4), ce tome suit le plan éprouvé des autres de la série. Le lecteur a d'abord droit à un bref mais fort utile regard sur les déterminations qui agissent, depuis l'étranger, la France et les États-Unis surtout, sur la littérature canadienne-française. Paris, sans surprise, continue d'exercer son pouvoir et son attrait sur la littérature et la culture d'ici, tout comme le Vatican, obligé toutefois de « composer avec les nationalismes montant au Canada comme en Europe » (p. 10), alors que les États-Unis « font du cinéma l'industrie culturelle dominante du monde occidental, tout en en développant une nouvelle, celle de la radio » (*ibid.*). Les « années folles », le surréalisme, qui supplante le naturalisme, l'arrivée de revues influentes, telles *L'Action française*, bientôt condamnée par Rome, *La Nouvelle Revue française*, *La Revue des Deux-Mondes*, la culture américaine de grande consommation (déjà !) et quelques autres manifestations, voilà autant d'événements et d'éléments qui influencent le courant d'idées et, partant, la littérature et la culture du Québec, qui commencent à s'ouvrir au monde.

Le deuxième chapitre, « Les conditions générales », précise les conditions sociohistoriques propres à jeter un nouvel éclairage sur divers aspects de la vie et de la réalité de l'époque quant à la démographie, l'économie, l'éducation, les arts et la culture. On assiste alors au triomphe sans équivoque du libéralisme, aux tensions entre divers courants d'idées de même qu'entre les communautés linguistiques et religieuses. On insiste encore, avec la crise économique qui s'accentue, sur le clivage entre les classes sociales, sur la montée du capitalisme et du corporatisme, qui ne laisse pas indifférente l'Église catholique, en lutte constante avec l'État pour assurer son hégémonie dans les domaines de l'assistance sociale, de l'éducation et des lois ouvrières, d'où son intérêt à promouvoir le développement des mouvements catholiques, comme l'Association catholique de la jeunesse canadienne-français (ACJC).

Le chapitre trois, l'un des plus importants, est consacré aux agents de la vie littéraire et culturelle de cette période, mouvementée et effervescente. Est présenté ici un échantillon de 98 hommes et de 38 femmes qui ont fait leur marque, dans diverses sphères d'activités, selon leur lieu d'origine, la formation qu'ils ont reçue, souvent à l'université, même chez les femmes, nombreuses à y accéder, ou à l'étranger, à Paris et à Rome, notamment, leur état civil, les professions qu'ils ont exercées. On jette même un regard rapide sur les générations littéraires, celle des aînés, celle dite médiane et, enfin, celle de la jeune génération. Les sous-chapitres sur les pratiques associatives et la vie théâtrale nous éclairent sur la promotion du nationalisme et de la littérature nationale, sur les réseaux de *L'Action française* de l'abbé Groulx, du Cercle Ville-Marie et de l'École littéraire de Montréal, qui reprend ses activités à partir de 1919. C'est toutefois la création des « Individualistes de 1925 », une association peu connue autour d'Alfred DesRochers, qui attire l'attention, par son souci

de « pratiquer les échanges d'idées, les correspondances et les rencontres sur une très vaste échelle » (p. 168). Plusieurs membres sont aussi liés au Mouvement littéraire des Cantons de l'Est, qui a marqué la vie littéraire et artistique de l'Estrie entre 1925 et 1934. Quant au théâtre, il n'est pas en reste avec l'avènement de diverses troupes, comme les Veillées du bon vieux temps (dès 1920), celle de Barry-Duquesne ou d'Olivier Guimond (Tizoune), l'arrivée de dramaturges importants, comme Henry Deyglun, et les premiers grands succès, comme celui qu'obtient *Aurore l'enfant martyr*, dès 1921.

« Le marché du livre », tel est l'objet du quatrième chapitre, qui s'intéresse à la circulation du livre, aux bibliothèques et, surtout, à la percée notoire de la radio, qui fait son apparition, tout en orientant la carrière de certains littérateurs qui vont s'y consacrer, comme Robert Choquette, Jovette-Alice Bernier et Jean Narrache (pseudonyme d'Émile Coderre).

Les deux chapitres suivants portent sur la prose d'idées : l'essai, avec Groulx, le frère Marie-Victorin, qui tâte déjà de l'essai scientifique, Arthur Saint-Pierre, Édouard Montpetit, Esdras Minville, et quelques femmes, comme Madeleine et Éva Circé-Côté. Victor Barbeau, Jean-Charles Harvey, Albert Pelletier s'intéressent à la littérature et à la critique. L'histoire, la grande, fait de grands pas avec notamment Thomas Chapais et l'abbé Groulx, qui publient leurs cours, alors que la petite s'enrichit de monographies, de biographies et de chroniques. Quant au chapitre 6, consacré à la prose d'imagination, il nous permet d'assister à l'arrivée, entre autres, de quelques écrivaines marquantes, telles Simone Routier et Alice Lemieux, mais qui dérangent aussi, comme Medjé Vézina, Éva Senécal et Jovelle-Alice Bernier, dont le roman *La chair décevante* ne fait pas l'unanimité, en 1931. Si le roman de la terre prolifère, avec des chefs de fil comme Damase Potvin, c'est l'éditeur Édouard Garand qui marque la période avec sa collection « Le roman canadien ». Près de cent romans sont ainsi publiés dans des cahiers qui se vendent 25 sous et qui obtiennent beaucoup de succès, dont ceux de Jean Féron, qui en publie à lui seul pas moins de vingt-huit, d'Ubald Paquin (neuf) et d'Emma-Adèle Bourgeois (ou madame Lacerte, six). Le grand succès de la période revient à Claude-Henri Grignon et son *Un homme et son péché*, qui fera aussi carrière à la radio, puis à la télévision. Quant aux récits brefs, ils continuent de véhiculer l'idéologie agriculturiste. Plusieurs femmes se lancent dans la nouvelle et multiplie les recueils, alors que Marie-Claire Daveluy, Marie-Rose Turcot, Michelle Le Normand, Marie-Laure D'Auteuil assurent les premiers pas de la littérature de jeunesse. Au théâtre, le genre comique est des plus populaires, avec la farce, le vaudeville, la comédie. Mais le théâtre dit sérieux, le drame (parfois bourgeois) et la tragédie continuent à attirer le public.

Le dernier chapitre porte sur la réception et permet de se familiariser avec le travail de certains critiques influents, comme Louis Dantin, par exemple, et avec des éditeurs comme Albert Lévesque.

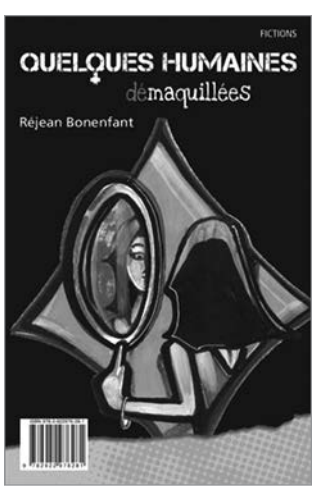
Voilà certes un ouvrage d'envergure et de grande qualité, qui nous offre, dans une langue agréable et accessible, un portrait de la vie littéraire et culturelle de la période visée. Il faut le lire à petites doses pour en savourer toutes les nuances. Il peut rendre de précieux services à ceux et celles qui veulent enrichir leurs connaissances sur divers sujets qui ont marqué le Québec entre 1919 et 1933, en particulier les grands débats de société entre Groulx et Chapais au sujet du sens à donner à la guerre de la Conquête, l'impact qu'a exercé Albert Lévesque sur l'édition et combien d'autres. On attend le tome suivant, qui sera vraisemblablement le dernier.

AURÉLIEN BOIVIN

NOUVELLE

RÉJEAN BONENFANT
Quelques humains, quelques humaines
Joey Cornu éditeur, Rosemère
2011, 216 pages

Présenté sous forme de nouvelles, le recueil *Quelques humains, quelques humaines* de Réjean Bonenfant est davantage une collection de portraits de personnages, de tous âges, tous plus écorchés les uns que les autres. On pourrait même y voir un hommage aux existences fulgurantes plutôt qu'à celles qui s'apparentent aux longs fleuves tranquilles. Dans ce recueil, rien n'est rose bonbon. On plonge dans des fragments de vie qui happent, on perçoit des concentrés d'émotions qui remuent forcément le lecteur, qui ne peut ressortir indemne d'avoir côtoyé tant de souffrance, en un si court laps de temps.

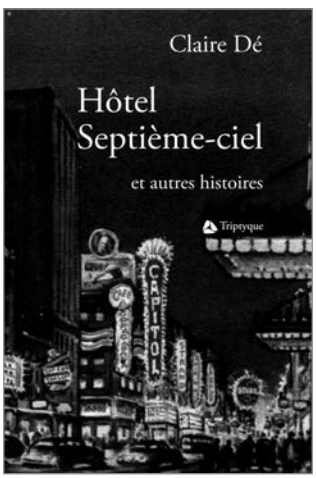


L'auteur, un Trifluvien, immortalise avec sensibilité et tendresse des destins marqués au fer rouge. Les thèmes explorés sont abondants : paradis artificiels, suicide, maladie mentale, prostitution, solitude, violence sexuelle, pauvreté, amours brisées. Dans « Requiem pour un gisant », par exemple, le lecteur plonge dans le drame de Charles, orphelin de parents morts tragiquement, qui prépare son dernier voyage. « Il se rend compte qu'il porte en lui le chaud et le froid ; que, vivant, une partie de lui-même est peut-être morte ». Dans « Portrait de la madame », il fait la connaissance de Louise, entraînée dans les dérives de son amoureux cocaïnomane, qui tentera de garder le cap en intégrant une maison de thérapie.

Au moyen d'une plume incisive et poétique, Bonenfant dépeint le monde avec lucidité en faisant émerger de leur enveloppe les êtres humains que nous pourrions croiser sur la rue, qui portent souvent le masque du silence. Il laisse voir les blessures invisibles de ces êtres et en montre les sentiers tortueux, qui labourent inévitablement l'existence. La lecture terminée, on se surprend à regarder autour de soi en se demandant qui aurait pu fréquenter des univers aussi *trash*.

Dans un format en tête-bêche, avec de magnifiques illustrations de Martin Gagnon-Blanchette, le lecteur découvre sept portraits d'hommes, « Quelques humains porteurs de coquilles », et sept portraits de femmes, « Quelques humaines démaquillées », avec au centre un face-à-face où un humain et une humaine portent l'espoir des jours heureux. Malgré des thèmes lourds relevant du désarroi, ce recueil porte en son cœur une lumière, une foi en l'avenir. En effet, certains réussiront « à allumer les lampadaires des grands boulevards qui borderont désormais leur vie ».

JULIE AYOTTE



CLAIRE DÉ
Hôtel Septième-ciel
Triptyque, Montréal
2011, 153 pages

Dans la nouvelle « Hôtel Septième-ciel », au fil d'une conversation piquante, la narratrice – alter ego de Claire Dé – confie à Baudelaire que son siècle l'a traitée d'auteure érotique… « Ne vous en faites pas, ça leur passera, ça leur passe toujours » (p. 145), lui répond le poète. Et c'est bien ce que nous lui souhaitons, car endosser une étiquette réductrice ne cadre pas vraiment avec la personnalité de celle qui, d'entrée de jeu, se dépeint facétieusement sous les traits d'une ogresse misanthrope (« Rencontre avec une ogresse »). D'ailleurs, même si Dé s'est laissé « désirer » longtemps – son dernier livre date tout de même de 1998 –, son nouveau recueil de nouvelles ne relève pas de la littérature érotique. Sauf peut-être la dernière page…

Hôtel Septième-ciel regroupe plutôt des histoires qui sécrètent un certain vague à l'âme rêveur, aigrelet ou consterné. Elles ont souvent pour cadre la ville de Montréal, que l'auteure, après un séjour prolongé en Europe, semble s'approprier avec bonheur. « Drôle d'oiseau » relate une rencontre sur le mont Royal avec un ornithologue excentrique, « En quelques pas, rue Ontario » donne lieu à une petite leçon d'histoire au sujet du premier gouverneur de la Nouvelle-France conquise. Certaines nouvelles font renaître des souvenirs d'enfance attachants : la fantaisie parentale (« Quatre mottons de poils »), le décès soudain d'une copine de classe (« Lesley Chadwick »). Tandis que d'autres évoquent avec une ironie féroce les aléas du métier d'écrivain. Le texte incisif « Une espèce menacée » nous transporte au Salon du livre de Montréal devenu, dans l'esprit de celle qui l'a sûrement fréquenté, le Salon annuel des Toiles d'araignées. « L'échapper belle à au moins quatre reprises » salue avec un humour mélancolique les quatre fois où l'auteure a frôlé la mort. Mais avec Dé, la Faucheuse risque fort de faire antichambre longtemps, car l'écrivaine s'est « emberlucoquée du principe selon lequel, en assimilant un mot inusité, la mort se tiendra à distance. » Comme les mots inhabituels nourrissent son style fantaisiste… « Ce n'est pas aujourd'hui que cette chipie jouera les trouble-fête » (p. 118).

Hôtel Septième-ciel réunit dix-huit textes brillants, dans lesquels Dé se dévoile avec une générosité insoucieuse. Avec la drôlerie d'un clown triste un peu bougon, elle nous raconte ses histoires d'une plume hérissée qui chatouille. Bref, voici une lecture vivifiante qui chasse l'ennui à grands coups de plumeau.

GINETTE BERNATCHEZ

CAMILLE DESLAURIERS
Eaux troubles
L'instant même, Québec
2011, 99 pages

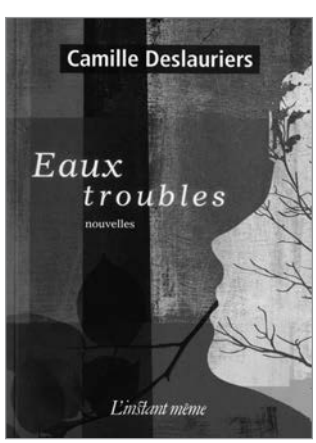
CAROLE DAVID
Hollandia
Héliotrope, Montréal
2011, 91 pages
(série « K »)

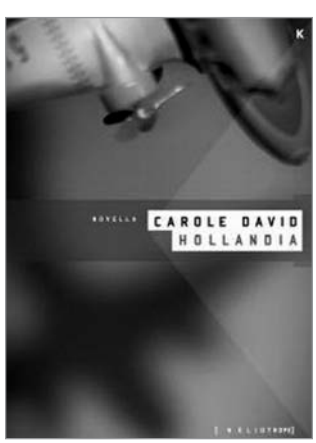
Ces deux petits livres sont de la dernière actualité pour ceux et celles qui enseignent dans les classes de deuxième cycle du secondaire, autrement dit, aux élèves les plus difficiles : humeur imprévisible, problèmes personnels réels ou imaginaires, situations conflictuelles avec l'autorité (parents, école), penchant pour la délinquance, questionnements identitaires.

Dans *Eaux troubles*, un recueil de quatorze nouvelles, Camille Deslauriers nous plonge dans le quotidien d'Amélie Larose, qui remplace un collègue malade. Fraîchement émoulue de l'université, elle se rend compte que, avec ces élèves-là, il faut y aller doucement. Quelques exemples : Nicolas vient d'apprendre que son père est mort au combat en Afghanistan ; Moema en a assez de se faire appeler « tête de cresson » à cause de ses cheveux crépus ; Amélia, enfant adoptée, monte sur le parapet d'un pont, non pas avec l'intention de se suicider, mais parce qu'elle veut rejoindre sa vraie mère, en Thaïlande ; Pierre-Luc pleure la mort de son meilleur copain, un Golden Retriever ; Alexandra ne supporte plus la vie chronométrée à la maison et fait une fugue. Qui enseigne sait par où passe Amélie, combien il est vertigineux de se trouver sur un fil de fer, quand la direction du vent change constamment et, en regardant en bas, de se rendre compte qu'il n'y a pas de filet. Alors elle avance avec une bonne dose de tact, beaucoup d'intelligence et, surtout, du *nez*.

Carole David s'y prend autrement dans *Hollandia*. D'un objecteur de conscience étatsunien, Joanne a eu un fils, Max. Après l'amnistie, le père est retourné chez lui, dans le Maine. Un jour, quand Joanne rentre à la maison, tout est sens dessus dessous ; les cambrioleurs ont été particulièrement haineux. Max a disparu. Déjà, il avait préparé sa mère, disant qu'il allait « rompre avec tout le monde ». Il est parti aux Pays-Bas, chercher la tombe de son grand-oncle aviateur, dont l'Avro Lancaster a explosé dans le feu de l'artillerie allemande. Ce qu'il découvre lui donne de la maturité. Quand il retourne chez lui, il annonce à sa mère qu'il part pour rejoindre son père. Il a compris sa chance d'*être*, il trouvera sa voie.

Les deux recueils sont liés par une exceptionnelle économie de mots, qui mène chez Deslauriers à des épisodes d'une douloureuse brièveté (impossible de ne pas mentionner sa plus proche parente, Annie Saumont), où le non-dit, les événements fulgurants prennent le dessus. Les





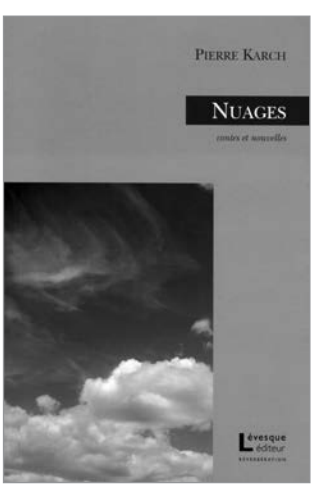
adolescents et leurs ombres sont dessinés avec une précision telle que le lecteur ne peut s'empêcher de glisser dans leur peau, il éprouve leur détresse. David, dans une narration admirablement maîtrisée, condense la vie d'une mère et de son fils comme l'aurait fait Emmanuèle Bernheim : utilisation du présent, focalisations changeantes, un texte entre la nouvelle et le roman, ciselé, réduit à l'essentiel et... hypnotisant par le ton. Chez les deux auteures, pas un mot de trop. Les traits des personnages sont à peine esquissés, et pourtant, rien ne manque. Ils sont là, grandeur nature, tourmentés ou heureux, révoltés ou résignés, mais immanquablement touchants, vivants.

Si les ados vous importent, ces deux petits livres peuvent vous suggérer des façons pour mieux les aimer.

HANS-JÜRGEN GREIF

PIERRE KARCH
Nuages
Lévesque éditeur, Montréal
2011, 164 pages
(Coll. « Réverbération »)

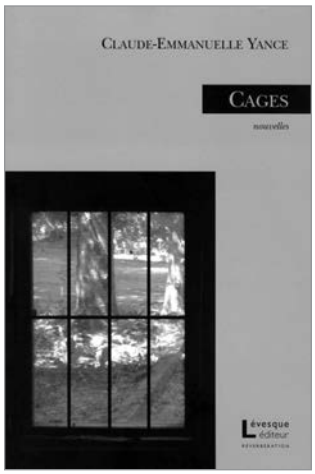
Au début des années soixante, Pierre Karch a entamé une longue carrière dans l'enseignement de la littérature. Un parcours jalonné de plusieurs publications : romans (dont *Noëlle à Cuba*), nouvelles, essai… En septembre, treize ans après la parution de son dernier livre, il est revenu en signant un recueil de contes et de nouvelles simplement nommé, au propre comme au figuré : *Nuages*.



Plusieurs de ces textes étaient parus une première fois dans diverses revues littéraires, mais Karch a eu l'idée de les agencer en fonction de l'atmosphère qui s'en dégage. Ainsi chaque partie du recueil évoque les humeurs du climat (métaphoriquement, les états d'âme des personnages) associées à certains types de nuages. Sous l'intitulé « Cirrus », il a regroupé des narrations qui laissent poindre l'appréhension d'un futur peu rassurant : un mari sentimental rattrapé par le troisième âge, un médecin reniant le serment d'Hippocrate afin de léguer un poème à la postérité, une institutrice recluse au milieu des milliers de dessins que ses élèves ont faits pour elle... La seconde partie du recueil, « Cumulus », réunit des histoires qui nous offrent le merveilleux en guise de consolation : un amoureux transi qui tente de mettre en pratique *L'art d'aimer* d'Ovide, le voyage plein de péripéties d'un éternel pantouflard, la trahison inavouée d'une fillette… Enfin, un « Nimbus » sombre et opaque obscurcit les dernières pages du livre. Ce poids lourd n'augure rien de bon pour ceux qui devront affronter la maison de retraite, la perte de leurs repères et la mort qui rôde.

Le livre rassemble vingt-sept nouvelles qui empruntent des formes et des perspectives différentes. Plusieurs s'inscrivent dans un registre étrange, facétieux ou onirique. D'autres palpitent d'une émotion quasi religieuse. Ces histoires, au demeurant fort bien écrites, échappent à l'ici et au maintenant, même celles qui sont ancrées dans la réalité. En fait, les personnages de Karch semblent accéder à une dimension singulière à laquelle on ne peut s'ouvrir qu'en gardant la tête dans les nuages…

GINETTE BERNATCHEZ



CLAUDE-EMMANUELLE YANCE
Cages
Lévesque éditeur, Montréal
2011, 131 pages
(Coll. « Réverbération »)

En 1987, Claude-Emmanuelle Yance obtenait le prix Adrienne-Choquette pour son premier recueil : *Mourir comme un chat*. Quelques années plus tard, elle nous offrait *Alchimie de la douleur* puis, pendant vingt ans, plus rien. En explorant durant toutes ces années le milieu de l'édition, on peut cependant imaginer qu'elle ait cédé à la tentation de se remettre à l'écriture. Ainsi, cet automne, elle signait un troisième recueil de nouvelles, *Cages*, dans lequel elle aborde le thème de l'enfermement.

Dans son essai sur la nouvelle québécoise, Gaëtan Brulotte commentait un texte de Yance en parlant d'un « espace qui se rapetisse de façon hallucinante » jusqu'à la mort. Or, dans son dernier livre, l'écrivaine laisse souvent une clé sur la porte de la cage qu'elle érige autour de ses personnages. Encore doivent-ils la trouver…

À huit ans, on peut difficilement s'évader de l'enfer sans aide. « L'enfant de la cage » raconte l'histoire de deux sœurs retenues captives par leurs parents. En se focalisant sur la guerre absurde et cruelle menée par deux adultes pour asseoir leur autorité, Yance cherche à comprendre comment on peut en arriver là. « Trompe l'oreille » met en scène un musicien fauché qui se perd en divagations paranoïaques après avoir loué sa cave à un mystérieux individu. Cette nouvelle, vaguement surréaliste, passe par le journal intime et baigne dans un climat étrange qui ajoute à la tension. Dans « La Corriveau », une femme violentée se révolte en emprisonnant l'hydre à deux têtes qui veut la détruire. « La cage dorée » retient derrière les barreaux un chanteur vieillissant prisonnier de son public, tandis que « Bonne nuit, beaux rêves ! » évoque avec inventivité *Le joueur de flûte de Hamelin* des frères Grimm. Dans un dernier récit d'inspiration mystique intitulé « Où est Dieu ? », l'écrivaine se penche sur l'encagement d'une jeune religieuse tourmentée qui doit se plier aux rites et aux exercices de la vie communautaire.

Chez Yance, l'idée de la cage devient obsessionnelle. Bien réelles, fabriquées avec des planches, des ferrures et des clous, ses cages imposent au fil des pages leur évidence symbolique. « N'était-ce pas leurs rêves qui, à force d'être tus, barricadés au plus secret d'eux-mêmes, avaient fini par les rendre fous, faute de pouvoir prendre corps ? » (p. 112), se demande le narrateur de la nouvelle « Bonne nuit, beaux rêves ! ». Poser la question c'est y répondre. En nous proposant une vision constructive de l'avenir, ce petit recueil, écrit dans une prose souple et imagée, travaille à raisonner nos peurs.

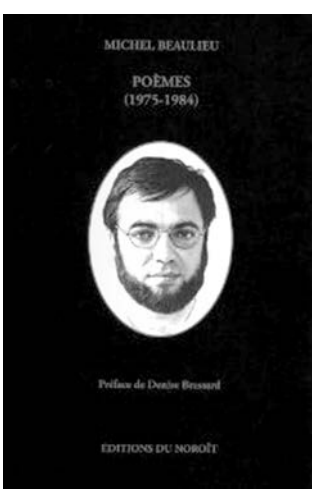
GINETTE BERNATCHEZ

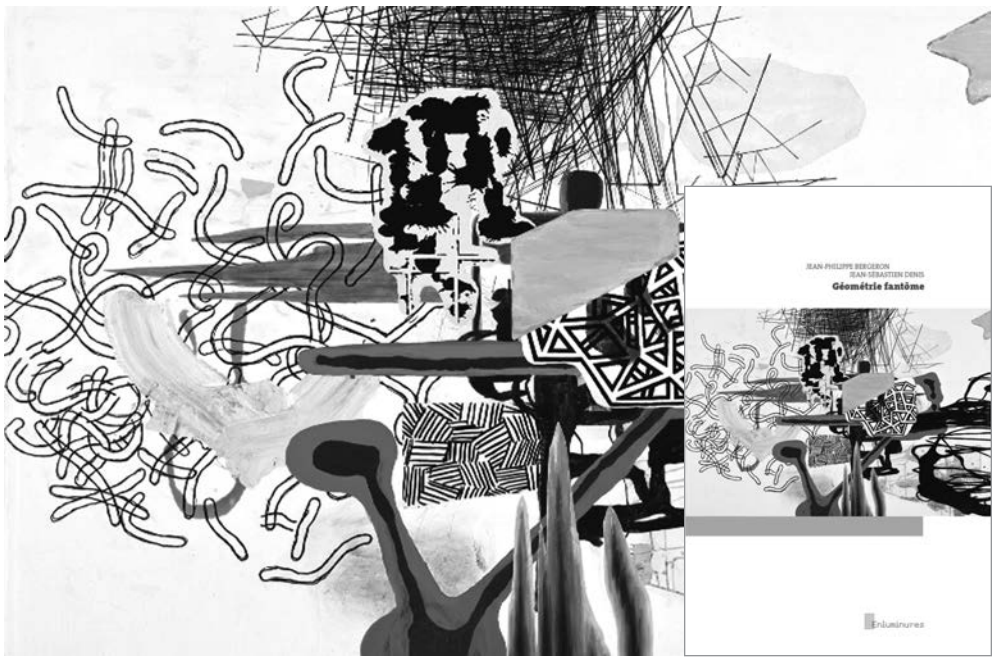
POÉSIE

MICHEL BEAULIEU
Poèmes (1975-1984)
préface de Denise Brassard
Les Éditions du Noroît, Montréal
2011, 327 pages

Un hiver s'installe en un soir de novembre, où entrer en l'œuvre de Michel Beaulieu convoque les sens et la mémoire à créer tout ce qui ne relève désormais plus d'aucune appartenance. Un homme est mort depuis la parution de ces poèmes, mais de cet homme Montréal surgit encore et pour toujours – grande fresque éclairant « la rauque vie quotidienne º où chacun se promène en épouillant ses flancs » –, dans une nuit à aimer ce qu'est l'existence, sous les couvertures aux mille couleurs oubliées par la chaleur des corps en partage, avec le cœur du poète qui arrache la réalité pour la rendre immortelle afin d'irriguer « ce goût de toi º au plus profond de ton cri ». Un poète est mort hier, mais par une éternité échappée des mains de la finitude, sa poésie fait en sorte que je « te rencontre sur les vagues de l'hiver º à la fin d'une année trop tôt commencée » au sein de laquelle je deviens « plus fragile que la neige parmi ta voix ». Un homme meurt en moi au moment où ce lyrisme se détermine sans cesse « dans l'espoir que rien ne demeure º de cette misère des hommes », et « je t'écris pour cette éternité º courbée dans un instant » avant de courir entre ces poèmes ayant défié la mort, me rapprochant de la fin d'un commencement éclaté où se crée un nouvel univers lorsque nous rions sans nous retenir de vivre et de nous aimer. Comme tous les hommes je mourrai un jour, plus libre et heureux de vivre amoureusement cette vie auprès de toi, que je ressens dans « cet immortel instant º que le destin parcourt ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC





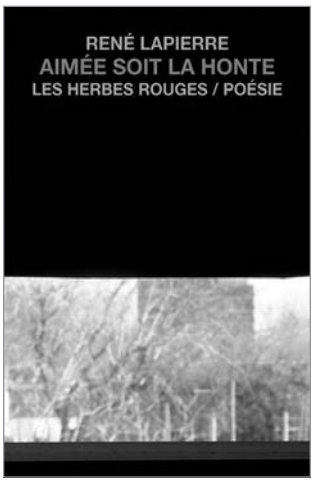
JEAN-PHILIPPE BERGERON et JEAN-SÉBASTIEN DENIS
Géométrie fantôme
Poètes de brousse, Montréal
2011, 85 pages

C'est à l'épicentre du défi que propose la matérialité à la métaphysique que le lyrisme de Jean-Philippe Bergeron accouche d'un récital biologique et amoureux qu'il libère comme un cri. Titre important de la très belle collection « Enluminures » des éditions Poètes de brousse, ce recueil se considère à la fois par la modernité qu'il offre tant dans son discours que dans sa forme magnifiquement portée par le regard et la sensibilité des œuvres de Jean-Sébastien Denis, qui refusent de concéder une victoire au vide qui nous sépare de l'indicible. Il s'agit bien d'une rencontre entre ces deux hommes et l'art, puis entre notre solitude et la leur qui deviennent, dès lors, un lieu impossible à tuer. Recueil en équilibre entre des conceptions de la poésie placées aux antipodes l'une de l'autre et qui se regardent trop souvent en chiens de faïence pour des cendres qui ne valent pas tellement la peine d'être réclamées, *Géométrie fantôme* va au-delà de ces tensions, arrimant à chacune d'elles couleurs et mots comme des fragments d'éternité concassés dans l'encre des poèmes et des toiles, qui vibrent de la souffrance d'un amour emporté dans la mort : « Le sang répandu dans ton corps, ravalé : l'univers arrête, et tourne un peu dans ton sang. […] J'isole partout les parties du corps, j'aménage une survie mutilée. […] Je conçois ton hologramme, j'y plante du feutre, du sang, les graisses, le chrome, un cri. […] l'épreuve qui m'explose, me rend muet, m'élimine, me sacre, me rend avide d'être tué, t'éternise en me niant ». L'œuvre se rend jusqu'au bout de la douleur pour y décrocher une rage aussi sombre que la peine qui ne rompt pourtant pas la mémoire du corps disparu que l'amoureux revoit partout dans la beauté même du monde : « ton visage désormais c'est la neige ». Voilà un recueil qui procède d'une poéticité rare, puissante et admirable.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

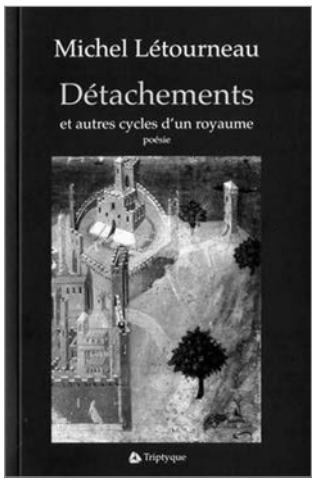
RENÉ LAPIERRE
Aimée soit la honte
Les Herbes rouges, Montréal
2010, 98 pages

On reprend en soi le lyrisme inéluctable de René Lapierre et tout s'ouvre à notre cœur. Récent opus frôlant le corps de « l'Amérique triste de Chandler », où chaque ville est un royaume laissé à l'abandon des rêves en soldes, *Aimée soit la honte* participe d'une ode à l'avenir, à la possibilité de croire que nous serons plus forts, plus libres, plus fiers. Fixé, on y accroche nos réflexions méritées : « Jusqu'où faut-il être lyrique ? ». La réponse se dresse dans l'expérience de l'écriture sans être trafiquée : « Laisse tomber. Dis seulement les choses comme elles sont ».



Si « aimer nous précède : º plus ancien que les failles » et débouche aux origines de la honte « née de la violence º et de l'enfermement », il faut traiter de la chose comme le recueil cherche l'anonymat des prénoms jamais prononcés, mais issus de mille baptêmes, révélant villages et villes aux évocations retournées vers notre propre futur, implorant d'apprendre le legs des anciens : « Reçois-tu ce que nos vieux nous ont donné, avec leur vieille voix, leurs vieilles lèvres, leurs vieux cœurs ? ». Le bel espoir de renaître de l'immobilité que procure cette honte assoiffée de nous se transforme en un poème plus fort que l'abandon faute de confiance : « Découvre-toi. º Donne-toi aux lointains º affame ton désir. º Parle à ton cœur ; º qu'il t'apprenne à aimer toute chose º comme si elle disait ton nom º et te demandait de l'eau ». Alors pour cette langue qui est nôtre, enchevêtrée aux lieux incendiés par cette « honte de nous et de jadis : hontes reçues et º partagées, apprises, bien-aimées », il faut comprendre que « la honte résiste aux épuisements, aux famines ; c'est catégorique, ça foudroie ». Ainsi, « hautes, droites, nues º dans la beauté inexcusable », ces hontes deviennent « une lettre, un commencement de fait, un début d'infini ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC



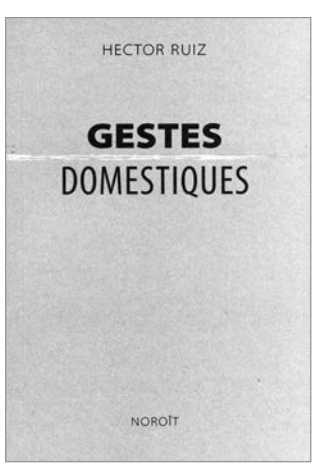
MICHEL LÉTOURNEAU
Détachements et autres cycles d'un royaume
Les Éditions Triptyque, Montréal
2011, 98 pages

Dans tout ce que l'on destine à l'autre, que l'on aime en temps et lieux de notre vie, le tutoiement devient une prière infatigable par laquelle un royaume apparaît à son endroit. Entre l'impulsivité – hissée comme le pavillon de l'enfance, qui rappelle tous les coups portés contre soi par les douleurs éteintes qui rejaillissent pourtant dans le corps et le cœur pour un rien ou pour tout ce qui nous dépasse – et la froideur de l'immobilité qui nous égorge de seconde en seconde lorsque le risque d'aimer empêche la solitude de mourir de sa belle mort, Michel Létourneau refuse de renier cet autre qu'il appelle de tous ses vœux à sortir de la peur, risquant ses propres pertes et offrant ce qu'il porte de plus humain : « Tu laisses la nuit º ausculter º tes dépendances. Tu te couches º sur la jetée º te demandant º quelle part º de toi-même º a feint º de t'abandonner ». Ce tutoiement, comme un hymne cherchant les détachements qui viendront entre les êtres, n'est pas dépourvu de nécessité ; il se grave en chaque instant du présent qui œuvre à libérer « dans la grande º marche des siècles […] La vie º dans la lenteur º périssable […] un peu º en retrait º de la création ». Si ce recueil embrasse la tragédie humaine (« on dirait que le saule º au milieu de la plaine º connaît l'heure de ta mort »), il dépose les fleurs de notre appartenance à l'éternité aux pieds de ceux qui nous ont appris la vie : « D'où tiens-tu º cette vieille façon º de mourir ? ». L'humanité de Létourneau se love contre les sacrifices à venir pour écrire à cet autre, sans peur, que « La grande désespérance º des siècles º ne t'atteint pas. […] Toutes les peuplades º toutes les invraisemblances º t'ouvrent les bras ». Comme si on regardait la beauté de la vie redevenir au monde malgré la peur de mourir.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

LAURENCE OUELLET TREMBLAY
Était une bête
La Peuplade, Saguenay
2011, 88 pages

L'hétérogénéité des genres littéraires demeure une donnée de création tranchante ; elle amenuise parfois les voix les plus vives comme elle révèle, en d'autres cas, un instinct littéraire unique et sans concession tant la brutalité de la forme ainsi dégagée reste belle dans son éclat. *Était une bête*, de Laurence Ouellet Tremblay, est à souligner pour le brio de son avancée sur ce territoire sensible de la forme. L'impulsivité propre à sa coupure relève de la déchirure des conventions. Scindée en cinq volets qui prennent l'apparence d'actes théâtraux, l'écriture de la parole livrée ici se découvre comme une poésie dramaturgique qui appelle en l'esprit une certaine communion avec la vision de l'enfance de Réjean Ducharme. Chaque page participe à la création d'un mobile fixé au-dessus de nous-mêmes sur lequel se grave nos réminiscences. Une scénographie s'érige et donne à voir et à entendre les cours d'écoles primaires aux instances enfantines sans appel dans le départage des valables et des impotents : « j'attends l'appel, je tremble º transparente º […] je suis tout º sauf un nom […] je suis torrent º boule et sueur º je suis quarante cœurs qui battent à se fendre, qui º restent sur la ligne ». Les sœurs institutrices veillant au carnage de la formation des équipes sont remémorées, rappelant *Les lèvres* de Jean-Paul Daoust : « Sœur France º Sœur Thérèse º Sœur Jacqueline º Sœur Marthe » et deviennent des potiches imagées dans la douleur de la révolte salée de peine : « Sœur Latte º Sœur Foutre º Sœur Gin º Sœur Fine º Sœur Crime ». Puis la confidence devient vitale, dirigée vers l'enfant, par l'enfant qui entre dans sa conscience par la douleur : « dernier conseil (donné par moi, à toi qui reste là, º debout dans la cour) º protège ta douleur º garde-la au ventre º vivante º elle est ton arme ». Les cycles se referment,



enfantent l'avenir, découvrant l'immensité de la vie : « laisser les sœurs, les croix, les genoux, º laisser son ventre, le poids du ventre » pour ainsi parvenir à sourire en pensant aux autres enfants qui ne s'estomperont pas.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

HECTOR RUIZ
Gestes domestiques
Les Éditions du Noroît, Montréal
2011, 77 pages

Chez Hector Ruiz, la sauvagerie des vers et de la prose appelle un chaos révolutionnaire qui propulse le corps et le cœur dans une éternité passagère, fantasmée entre les bêtes, les déchets et les urbanités, déchirée des frontières et des sevrages amoureux que l'on ne peut pas se résoudre à réaliser, résolus que nous sommes bien souvent à maintenir « les yeux fermés jusqu'à l'interdit ». Un duel épique entre l'écorché et l'absente se joue à chaque instant où les poèmes nous aspirent dans leur révélation. Sous le soleil incendié par la douleur amoureuse, « le corps est une maison hantée º où des enfants effrayés courent dans tous les sens ». Or, le cœur bat encore, entre vagues et océans, convoquant toute la puissance de la géographie éclatée dans la perte « tandis qu'une violence muette » sonde les gestes enchevêtrés dans mille morts vécues entre deux feux. « À chaque élan à chaque pivot le corps » cherche une nudité à réhabiliter. « Nous sommes au plus près de l'impuissance º de l'abandon » tandis que « la nuit avant le rêve la nuit avant le désastre l'angoisse s'installe croît à chaque heure laisse présager une faillite ». La poésie de Ruiz n'a aucun relâchement : elle refuse, soulève, fracasse, dépèce et hurle ce qui nous retient prisonnier de la peur d'aimer, rendant dès lors plus libre cette humanité qui reste à faire.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

RÉCIT

GIL COURTEMANCHE
Je ne veux pas mourir seul
Boréal, Montréal
2010, 154 pages

L'auteur de *Un dimanche à la piscine à Kigali* (2000), best-seller mondial traduit en vingt langues, nous offre ici une autofiction extrêmement touchante, parce qu'il y raconte sa mort à venir – il est atteint d'un cancer – mais aussi, surtout, le deuil qu'il doit faire, non pas de la vie elle-même, mais de la vie avec Violaine, son grand amour.

Journaliste réputé, et aussi essayiste et romancier célébré, Gil Courtemanche pose un regard étonnamment critique sur ce que fut sa vie, sur l'enivrement causé par le succès et la célébrité, sur le détournement des valeurs essentielles… ou sur leur absence. Lui si habitué à dénoncer et à décortiquer les dérives sociales, à mettre au jour les politiques aussi obscures que malsaines des hommes d'État, lui habitué à présenter l'humain pour ce qu'il est, beautés et turpitudes comprises, se sert ici sa propre médecine.

Peu d'écrivains auraient consenti à une autocritique aussi peu complaisante ; peu auraient accepté de léguer à la postérité un ouvrage qui révèle autant de parts d'ombre risquant d'entacher la vision qu'avait un lectorat par ailleurs majoritairement conquis. Je tiens donc à saluer ici l'honnêteté et le courage de cet homme qui disait n'avoir plus rien à perdre maintenant qu'il avait déjà perdu l'essentiel.

Quand le cancer se déclare, Courtemanche n'est pas très étonné : voilà quelques décennies qu'il abuse de la cigarette et de l'alcool, qu'il néglige et même maltraite ce corps qu'il déteste, par ailleurs, misant tout sur son intellect, qui l'a toujours bien servi. C'est justement cette intelligence fine qui a mis sur sa route Violaine, belle et jeune étudiante qui, à son grand étonnement, l'a épousé. Tenant pour acquis cet amour pourtant inespéré, Courtemanche le négligera, l'affamera. Là commence véritablement sa maladie. Non pas avec le cancer, mais dans son incapacité à (bien) aimer : « La mort […], c'est un courriel qui s'annonce, un courriel qui dit : "Je te quitte" » (p. 34).

Tout au long de son autofiction, Courtemanche présente le long chemin de la compréhension de ses torts, de ses manquements, de son égocentrisme. Sa grande mort – le départ de Violaine –, il ne l'a jamais vue venir, contrairement à la « petite mort », comme il l'appelle, la mort annoncée, celle du corps. Dans cette autofiction se lit tantôt la volonté de guérir (pouvoir recouvrer l'amour de Violaine) et la résignation triste de celui qui sait qu'aucune rémission n'est possible (Violaine est partie, bien partie, et il est seul). Sa « petite mort », il la vit un peu passivement : il est un patient docile mais triste, qui accepte le « dur métier de vivre » (p. 71) pour ménager ses proches (ses sœurs et sa mère, très âgée). Une peur le tenaille : non pas celle de mourir, mais de mourir *seul*. Sans elle. (p. 29).

Les chapitres, intitulés tour à tour *la vie* et *la mort*, se succèdent au fil des réflexions de l'auteur, comme autant de flashes qui lui viennent à l'esprit et qui oscillent entre la vie passée qu'il a perdue et la mort présente contre laquelle il lutte sans conviction mais par empathie pour sa famille.

L'ouvrage présente des réflexions essentielles sur l'amour et l'« Art de le bien vivre », Courtemanche désirant s'adresser à « tous ces cons qui comme [lui] pensent qu'un homme ne doit pas se laisser embrasser à bouche que veux-tu dans un endroit public. [Il écrit] pour tous les imbéciles qui pensent que le mâle ne pleure pas » (p. 135). Il poursuit : « Est-ce le frôlement de la mort comme un papillon de nuit qui tournoie près de la lampe de chevet ou ton départ, cet abîme, qui m'a appris ces choses ? »

(p. 143). « La peur de la mort ne m'est pas venue de l'annonce de la maladie, elle m'est venue de cette femme qui m'a quitté. Il y a deux morts, celle qu'on attend, l'inévitable terminal, et l'autre, bien pire, sentir quotidiennement qu'on ne vit plus, que le soleil n'est qu'un astre, la pluie, un phénomène météorologique, les humains, des créatures. La mort permanente, c'est vivre dans un dictionnaire. Rien de concret, de lourd ou de goûteux. Des définitions seulement » (p. 27).

Courtemanche disserte aussi sur l'apprivoisement de la douleur, et dénonce la situation des malades dans nos tristes hôpitaux : « La compassion ne fait partie d'aucun traitement reconnu contre le cancer du larynx ou de la gorge. Mais j'aimerais bien des murs plus jolis, des sièges plus confortables, des magazines qui n'ont pas deux ans, un mince sourire à la réception, l'impression de ne pas déranger l'employée quand je lui annonce ma maladie au guichet et qu'elle me dit sans me voir qu'on m'appellera. Et j'attends longtemps et j'ai peur longtemps » (p. 26).

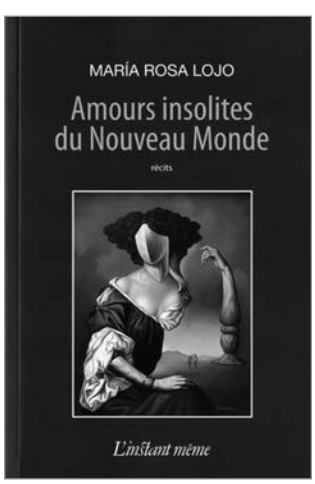
Je ne veux pas mourir seul est une confession émouvante : celle d'un homme qui estime avoir raté une vie en apparence réussie. En héritage, il laisse non seulement une œuvre magnifiquement écrite et sensible, mais un réquisitoire contre notre propre négligence, véritable cancer du bonheur.

CHANTALE GINGRAS

MARÍA ROSA LOJO
Amours insolites du Nouveau Monde
L'instant même, Québec
2011, 247 pages

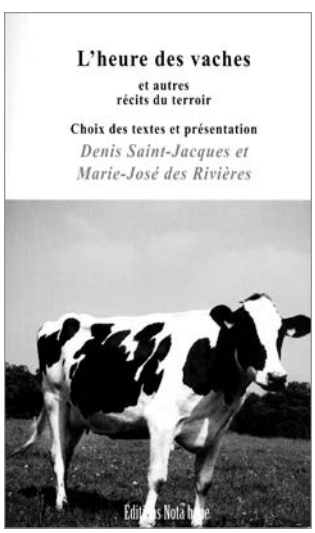
De nos jours, il est difficile d'identifier ce qui distingue la *nouvelle* de l'*histoire* ou du *récit*. Dans ces *Amours insolites*, Maria Rosa Lojo, une Argentine, que nous avons le plaisir de lire en traduction, a choisi le terme *récit*, et pour cause. Il s'agit d'une série de portraits, composés à la manière de ceux que l'on trouve à Ravenne : les pièces d'un casse-tête, vieilles de quatre siècles ou plus récentes, découvertes au hasard de lectures, souvent dans des notes infrapaginales, puis assemblées patiemment, minutieusement. Le lecteur admire les couleurs vives de ces mosaïques souvent incomplètes, faute de documents renseignant l'écrivaine, véritable détective pourtant, quand il s'agit de compléter les espaces vides. De plus, ces textes n'aboutissent que rarement à une fin (le mariage, la mort, un cataclysme), laissant au lecteur le loisir de continuer, seul, sur la lancée de ce qu'il vient d'apprendre.

Ces quatorze magnifiques récits suivent le cours historique de l'Argentine, allant de la fin du XIXe siècle jusqu'au début du XXe. Ce qui séduit d'emblée, c'est le choix des sujets et la façon de narrer les événements. Impossible de résister à des images comme celle-ci, choisie au hasard : « Dans ce royaume protégé où l'obscurité court comme un liquide froid entre les murs épais, Ruy Díaz écrit les *Annales* de la province du Río de la Plata » (« L'histoire que Ruy Díaz n'a jamais écrite », p. 35). Toujours, l'amour est de la partie, du premier au dernier récit. Ainsi, il se trouve à la base des souvenirs d'un aventurier et mercenaire bavarois, qui a succombé, dès 1577, aux charmes des femmes indiennes, tout comme c'est le cas de Díaz, qui, descendance espagnole de conquistador oblige, ne mentionne jamais son aïeule indienne. C'est justement cette faille identitaire, cette « honte » du métissage qui rend ce livre si fascinant pour le Québec (et d'autres pays aussi, comme l'Espagne, le Portugal, l'Italie du sud, tous longtemps sous domination arabe), parce que les Européens ont mêlé leur sang à celui de la population autochtone. Et que dire d'une précurseure de *Mademoiselle de Maupin*, l'incroyable – et pourtant historique – doña Catalina de Erauso, qui a pris l'épée, s'est battue sur les champs de bataille, a évité de justesse le mariage avec une jolie proviseure ? Ou de Martina Champanay, grande guerrière, qui apprend à lire en enlevant un maître d'école auprès de qui elle prend des leçons... particulières ? Peut-on imaginer l'amour fou d'un lord anglais pour Manuela de Rosas et le refus de cette dernière, qui attend la mort de son père pour convoler avec son fiancé secret ? La réalité dépasse la fiction dans cette (vraie) passion d'une Américaine pour un futur président argentin, Sarmiento (« Aimer un homme laid »), l'amour impossible de la chanteuse Carolina Beltri pour son prétendant Sáez, qui se solde par le suicide de la jeune femme. Ne donnons pas trop de détails sur ces amours insolites, sanglantes, exotiques, interethniques, des amours à deux, à trois. Mentionnons seulement que l'Argentine a donné au plus grand dandy de la belle époque, le comte de Montesquiou-Fézensac, l'unique amour de sa vie. Gabriel Iturri et son illustre amant ont été immortalisés par nul autre que Marcel Proust, sous les noms du baron de Charlus et de Jupien.



Que Lojo ait réussi à redonner vie à ces personnages tient de sa passion pour l'histoire de son pays. Qu'elle ait su faire ressortir l'essentiel de ces figures, énigmatiques mais combien humaines, nous le devons à son imagination d'écrivaine accomplie. Voilà un beau cadeau à vous offrir : suivre ces destins qui semblent romanesques et parfois si loufoques qu'on a peine à croire qu'ils sont pourtant vrais. Ils ont été complétés par l'auteure, qui nous plonge dans un univers pas si étranger au nôtre, même s'il se trouve à l'autre bout de notre hémisphère.

HANS-JÜRGEN GREIF



DENIS SAINT-JACQUES et MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES
[comp.]
L'heure des vaches et autres récits du terroir
Éditions Nota bene, Québec
2011, 266 pages

La littérature régionaliste ou du terroir intéresse encore bien des gens, tant le commun des mortels que les spécialistes de ce genre littéraire, qui a fait couler beaucoup d'encre, depuis le début du XXe siècle, avec la célèbre conférence de l'abbé Camille, futur recteur de l'Université Laval, « La nationalisation de la littérature canadienne », en décembre 1903, devant les membres de la Société du Parler français au Canada, jusqu'à l'avènement de la Deuxième Guerre mondiale. On se réfère souvent à ces textes pour savoir, par exemple, ce qu'il en était de la société traditionnelle par rapport à la société moderne, et connaître les transformations majeures qui ont marqué le passage de la campagne à la ville. Le mode de vie a évolué, comme les valeurs ont changé considérablement. La famille ne joue plus le même rôle et l'Église catholique et la religion n'exercent plus le même pouvoir sur les fidèles.

On le découvre aisément en parcourant la riche introduction de même que les textes de l'anthologie *L'heure des vaches et autres récits du terroir*, de Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières, qui regroupe une vingtaine de textes ayant en commun la défense, en quelque sorte, de l'idéologie terrienne ou agriculturiste que ces écrits ont véhiculée par la littérature, devenue ainsi un lieu identitaire. On connaît les succès immenses remportés par des recueils comme *Chez nous* (1914) et *Chez nos gens* (1918) d'Adjutor Rivard, *Les rapaillages* (1916) de l'abbé Lionel Groulx, les *Récits laurentiens* (1919) du frère Marie-Victorin (né Conrad Kirouac) ou encore *Vieilles choses, vieilles gens* (1926) de l'agronome Georges Bouchard, qui sont remis en masse en prix aux écoliers québécois, bon an mal an, et qui témoignent du rôle que ces textes ont joué à l'époque de leur publication, et même après, dans la consécration du mouvement régionaliste.

Les textes retenus sont le choix des compilateurs, il va sans dire. D'aucuns seront étonnés de constater l'absence des « Adieux à la Grise », premier récit-souvenir des *Rapaillages* et sans aucun doute le texte à avoir obtenu le plus de succès auprès du public lecteur, tout comme « La criée

pour les âmes » de Rivard, lui aussi ignoré. Mais on se consolera en (re)lisant non sans plaisir « La corvée des Hamel » de Marie-Victorin, « Le bonhomme Thérien », de Damase Potvin ou encore « Les foins » d'Albert Laberge, incorporé plus tard à son roman *La Scouine* (1918), mais qui avait fait scandale, lors de sa publication dans le journal *La Semaine*, en 1909, texte et journal alors condamnés par l'archevêque de Montréal, Mgr Paul Bruchési. N'ont pas été oubliés les Georges Bouchard (« Le vieux maître-chantre », même si j'aurais plutôt opté pour « La servante du presbytère »), Vieux Doc ou Edmond Grignon (« L'alambic à Casimir »), Félix-Antoine Savard (« Des insulaires en Abitibi »), jusqu'à Madeleine Grandbois et à Ringuet en passant par Claude-Henri Grignon, Germaine Guèvremont, Blanche Lamontagne-Beauregard et Jean-Aubert Loranger. Plaisir garanti à la (re)lecture !

Ceux et celles qui voudraient en savoir davantage sur la typologie de ces textes, qui ne sont pas tous des récits, loin de là, peuvent consulter l'étude du soussigné, parue sous le titre « Les récits régionalistes et la nostalgie du passé », dans *Présentation à la Société royale du Canada*, en 2000.

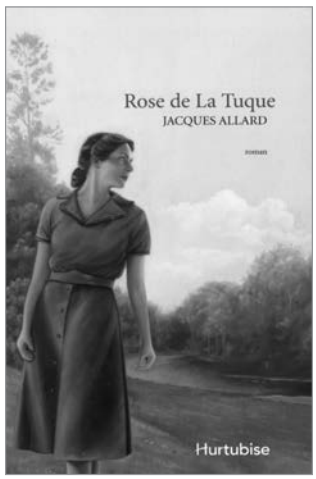
AURÉLIEN BOIVIN

ROMAN

JACQUES ALLARD
Rose de La Tuque
Hurtubise, Montréal
2011, 323 pages

Après avoir enseigné le roman, une bonne partie de sa carrière universitaire, et l'avoir critiqué tant dans les chroniques publiées dans certains périodiques ou encore en volumes, voici que Jacques Allard se commet à son tour et fait ses premiers pas dans le genre romanesque avec *Rose de La Tuque*, un roman à caractère historique. Comme l'indique le titre, l'intrigue se déroule dans ce village de la Haute-Mauricie, déjà chanté par Félix Leclerc dans *Pieds nus dans l'aube*, que l'auteur connaît bien pour y être né et y avoir passé quelques années de enfance. Sans doute inspiré du journal intime que sa mère, Rose-Marie, alors âgée d'a peine vingt ans, a rédigé, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, le romancier nous donne à lire une chronique du quotidien de son village avec ses personnages qui ont marqué l'époque et son propre imaginaire. On y rencontre un beau Gaspésien, sorte de survenant, qui a séduit Rose, la mère du romancier qui lève ainsi un secret bien gardé. Le séducteur, lui, a aussitôt pris la poudre escampette, pour échapper à ses obligations. Mais il reviendra, après que les parents se soient concertés, au lieu des curés, des deux paroisses, comme cela se passait à l'époque. On y croise encore Sarah, une jeune Juive, qui, elle, a fui son pays pour échapper aux troupes d'Hitler, qui ont déjà envahi la Pologne au moment où Rose amorce son journal. Elle n'est pas sans me rappeler Sarah Larkin, qui a beaucoup publié dans *Le Mauricien*, ces années-là, et quelques écrivains célèbres, comme le poète Alfred DesRochers, l'auteur de *À l'ombre de l'Orford*, dont on trouve quelques extraits dans le journal de Rose, la poétesse Éva Senécal, qui vient de publier *Mon Jacques*, un roman, Clément Marchand, journaliste au *Nouvelliste* de Trois-Rivières, sans oublier le curé Corbeil, le docteur Comtois, la sage-femme, la mère de Rose, souvent absente de son foyer. Car pour écrire son roman, Allard a dû se documenter pour connaître les mœurs de la société latuquoise, en 1938-1939. C'est ainsi que la mère de Rose multiplie les pèlerinages au Sanctuaire Notre-Dame–du-Cap au Cap-de-la-Madeleine, pour obtenir une guérison, en l'occurrence celle de la sœur cadette de Rose, qui a dû faire un séjour au Sanatorium du Lac-Édouard pour soigner une attaque de tuberculose.

Divers événements historiques parsèment le récit, qui rappelle,



non sans talent ni intérêt, la vie quotidienne dans un petit village, où les filles-mères, comme Rose, ont la vie difficile, mais aussi la vie culturelle avec, entre autres, la venue de DesRochers, accompagné d'Éva Senécal et de l'abbé Albert Tessier, fort populaire à ce moment, car il projetait des films sur son passage qu'il réalisait lui-même et qu'il commentait devant public. Le lecteur baigne encore dans une atmosphère religieuse alors que l'Église exerce son pouvoir sur ses ouailles et malheur à ceux et celles qui sortent du droit chemin. Les familles, comme celle de Rose, sont nombreuses, car les parents n'avaient pas le choix de se soumettre à l'enseignement du clergé pour assurer la survivance de la race.

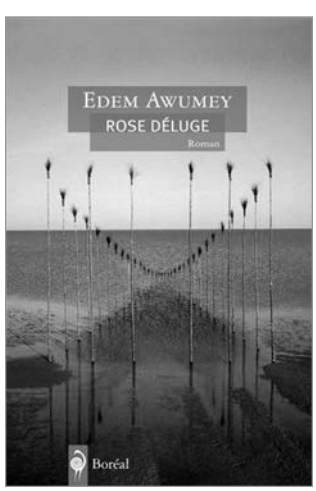
Il faut le dire, ce n'est pas pour l'intrigue qu'il faut lire *Rose de La Tuque*, mais bien pour ce retour invitant sur une société révolue. Ce retour en arrière, écrit dans une langue soutenue, qui frôle parfois la poésie, a sans aucun doute nécessité une longue recherche et il faut en féliciter le nouveau romancier pour ce coup d'envoi. D'autres seront déçus par la fin du récit, car un personnage – je me garde de dire lequel – s'enfuit sans que l'on sache où il s'est réfugié ni ce qu'il est devenu. Mais peut-être le romancier a-t-il un autre projet : donner une suite à son histoire. Il faut l'espérer, car j'ai passé de beaux moments avec son roman, même si parfois j'aurais aimé que le récit soit davantage resserré en évitant de (trop) nombreuses descriptions qui ralentissent l'action et en éliminant quelques digressions.

AURÉLIEN BOIVIN

EDEM AWUMEY
Rose déluge
Boréal, Montréal
2011, 207 pages

La rencontre de Sambo et de Louise Hébert, les protagonistes et narrateurs de *Rose déluge*, a quelque chose d'anecdotique. Ils attendent ensemble l'autobus, d'abord esseulés, puis ils se parlent, se nouent. De l'anecdote, cependant, le roman verse dans l'épopée, puisque s'effectue, palpable, *une croisée des destins*, tissée au cœur d'une métaphore : on sent que là, dans une gare de Hull, se rencontre toute une francophonie.

La narration, plongée dans le *stream of consciousness* des héros, fluctue d'une époque et d'un lieu à l'autre, retraçant l'existence des narrateurs. Le récit semble être raconté comme au travers du tamis de leur conscience, reliant telle parole de Tante Rose dans la lointaine Lomé à tel cri de Louise, là, sur le banc de la gare. Cette manière, fort inspirée des Joyce et Woolf que l'on connaît, réussit à créer une sorte de mythe, une prédestination à cette confluence : si Louise Hébert, Acadienne d'origine, se trouve à Hull, c'est en raison d'une sordide



histoire de viol, sa mère s'étant faite prendre par une silhouette noire dans la pénombre d'un stationnement – on sent ici les démons d'Afrique auxquels on donnait une vierge pour sauver la terre des rages de l'océan. Sambo, de la même manière, a grandi sans parents, élevé par sa tante à Lomé, attendant toute sa vie le retour de sa mère, partie, peut-être, en Amérique – mais de père, aucun, encore une fois. À ces identités titubantes s'ajoute la parole d'un poète, en sorte d'oracle, qui aurait annoncé à Louise cette rencontre inusitée avec Sambo. Et la quête de ce dernier elle-même, lui qui est venu en Amérique pour enterrer les restes de sa tante en Nouvelle-Orléans, là où elle n'a pourtant jamais mis les pieds. D'autres destins aussi, de plus cruels, semblent englober l'humanité au-delà des vies individuelles : le pauvre Oscar, qui a entendu les digues craquer au passage de Katrina, les peuples noirs entiers, qui frémissent à voir la mer ronger les côtes, repousser les villages, menacer le cinéma de ses vagues voraces. L'Amérique apeurée transparaît dans ce portrait de même que le destin des Acadiens, et des premiers colons d'ici – le rapprochement entre Louise Hébert et Louis Hébert, vous l'aviez déjà fait, n'est-ce pas ? Il y a aussi l'Afrique, qui se cherche une origine en Amérique, et les bateaux qui passent acheter les enfants pour en faire, là-bas, en Europe, de grands universitaires, ou des organes à rabais.

On peut reprocher au dernier roman d'Edem Awumey de tomber dans le cliché, lui reprocher la faiblesse de ses dialogues, la grossièreté de certains symboles, une écriture alourdie de points de suspension, mais, au final, force est d'avouer que le tout fonctionne, et que ce flux des consciences nous traverse pour un temps et résonne dans l'Histoire.

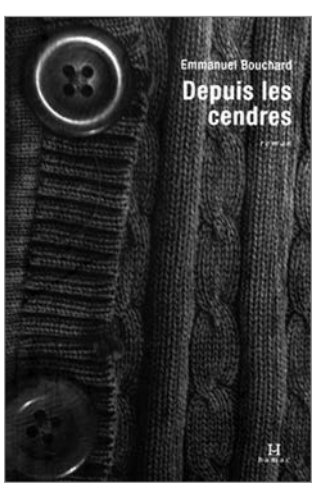
DAVID BÉLANGER

EMMANUEL BOUCHARD
Depuis les cendres
Hamac, Québec
2011, 172 pages

Après nous avoir offert un premier recueil de nouvelles en 2008, *Au passage*, salué par la critique, Emmanuel Bouchard nous revient avec un premier roman, *Depuis les cendres*, dans lequel le lecteur retrouve avec plaisir la finesse de son écriture en même temps que son souci du détail révélateur.

Ce roman présente le cheminement et les réflexions d'Hubert, un jeune homme qui vit difficilement la mort de son père. Depuis les cendres, il cherche à redonner un équilibre à sa vie, entre les souvenirs précieux qu'il garde de son père et la nécessité qu'il ressent de tracer désormais son propre chemin. Le moyen d'y arriver n'est pas sorcier : Hubert prend le large et visite la France. Cette nécessaire mise à distance lui permettra de mettre lentement des mots sur sa douleur, de soupeser l'héritage que son père a semé en lui, et de trouver en lui-même les ressources nécessaires pour continuer sans la présence phare de ce père apparemment invincible.

Sans qu'il le sache, en partant explorer la France, Hubert part en même temps à la découverte de lui-même, de ce qui le rapproche de son père comme de ce qui l'en éloigne. Pour tout bagage, il porte sur lui les habits du père, sorte de rempart qui le met à l'abri



du monde et dont il apprendra progressivement à se défaire.

Tout au long de son parcours, Hubert trouve quelque apaisement dans la poésie, source quasi inépuisable de sagesse et de beauté, et aussi dans la rencontre d'Helena, qui vit une dérive telle qu'elle lui fait oublier un instant sa propre perte de repères. C'est en entrant de plain-pied dans le drame d'Helena qu'Hubert pourra dissiper son propre brouillard. Il apprendra alors à réinventer la solitude (p. 43).

La structure du roman illustre habilement la dissociation du narrateur en faisant cohabiter dans ses pages le discours officiel et sobre qu'il tient dans les courriels qu'il envoie à ses proches, et le discours intime dans lequel il expose ses doutes, ses douleurs, son sentiment d'abandon.

Les références intertextuelles sont également riches et significatives : Hubert lit *L'Odyssée*, alors que lui-même entreprend un voyage sans savoir s'il reviendra vraiment – sans savoir s'il sera heureux (p. 69) – et il traîne partout avec lui *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys-Garneau, alors que lui-même s'est littéralement jeté dans un espace autre pour se prêter au jeu de l'identité, du regard introspectif.

Ce roman touche et émeut, surtout lorsqu'il expose l'impuissance de tous face à la maladie de ce père-héros qui semble n'avoir jamais perdu un combat, n'avoir jamais reculé. L'écriture se fait alors précise et tendre : la montée des questionnements, de la douleur, puis de la sourde résignation est illustrée par une sensibilité fine dénuée de sensiblerie : « Nous avons dû lui répéter que, non, il n'y aurait pas de traitement ; lui laisser comprendre que, oui, il n'avait qu'à attendre que la mort vienne le prendre, que cela pourrait prendre quelques jours ou quelques semaines, personne ne pouvait le dire. […] Impossible d'évoquer l'avenir. Tout au plus se rabattre sur la prochaine heure. Impossible de sourire. L'empathie, dans une situation pareille, ça n'existe plus » (p. 99).

Ce roman est beau et touchant. Comme tout ce qui réussit à survivre à la mort.

CHANTALE GINGRAS

TANIA BOULET
Des milliers d'étincelles
Québec Amérique, Montréal
2011, 345 pages

L'histoire se déroule dans un village de la Côte-Nord et s'amorce à la fin de l'année scolaire, au moment où Alissa Martin, une adolescente de seize ans avide de liberté, entrevoit l'été qui débute comme une succession de fêtes entre amis, de nuits sans fin et de journées à la plage. Soucieuse de ne pas laisser sa fille seule et oisive durant toute la période estivale, la mère d'Alissa viendra toutefois contrecarrer ses

plans en lui dénichant un emploi comme aide à domicile chez une personne âgée, ce qui excitera la colère d'Alissa et n'arrangera en rien la relation parfois houleuse entre la mère et la fille. Les visites quotidiennes d'Alissa chez Madame Rose sont d'abord pour elle synonymes d'ennui et la maison grise où demeure la vieille dame, le symbole de la fadeur du quotidien. Ce travail a pour autre conséquence d'éloigner Alissa de son nouveau copain Jonathan, un grand blond aux yeux bleus, sportif et très populaire, qu'elle qualifiera avec le temps de « chum

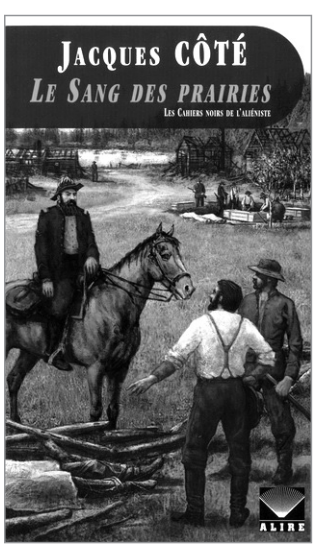
d'ornement » (p. 152). Leur relation aura d'ailleurs tôt fait de s'étioler. Elle fait la connaissance d'Angélique, la voisine et meilleure amie de Madame Rose, ainsi que celle d'Olivia, une jeune fille de son âge venue de Québec et occupant le même travail d'été qu'elle. Le lecteur apprend également à connaître Benjamin Côté, le cousin d'Olivia, un garçon réservé et secret qui entretient une véritable passion pour les étoiles et le bois. Au fil des jours et presque contre son gré, Alissa prend peu à peu plaisir à découvrir ce qu'est et ce qu'a été la vie de Madame Rose au cours de leurs conversations diverses et par le biais des nombreux albums de photographies qui tentent de préserver un passé que chaque jour efface un peu plus. Une amitié sincère se liera entre elles, à tel point qu'au moment où Madame Rose annonce à Alissa qu'elle quitte sa maison à la fin de l'été pour s'établir au centre d'accueil, un projet prend forme dans l'esprit de la jeune femme afin de permettre à tous les résidents du centre d'avoir une meilleure qualité de vie et de profiter du magnifique décor côtier qui les entoure.

J'ai d'abord cru que ce roman reprenait à tort certaines idées reçues très présentes dans le discours ambiant sur les adolescents, notamment leur superficialité, leur manque de respect envers les adultes ainsi que leur peu de motivation en classe et au travail, mais je faisais erreur. Chacun de ces préjugés est déconstruit au fil du récit et de l'évolution intérieure du personnage principal. On découvre alors une jeunesse empreinte de générosité, qui manifeste un profond désir de contribuer au mieux-être de la société par la somme de petites actions concrètes au sein de sa communauté. Certains reprocheront peut-être à ce roman une trop grande contamination de la fiction par un contenu didactique toujours en filigrane, mais, en ce qui me concerne, il n'a pas entravé le plaisir que j'ai eu à lire cette histoire. L'écriture est limpide, il n'y a aucune longueur dans la narration et les personnages sont bien campés, attachants. J'aimais la prose de Tania Boulet alors que j'étais moi-même adolescente et ce fut un immense bonheur de la redécouvrir près de dix ans plus tard par le biais de son plus récent roman jeunesse *Des milliers d'étincelles*. Sur fond de mer et d'amour, cette histoire plaira sans nul doute à un lectorat plus jeune, mais également à ceux qui souhaitent se plonger de nouveau, l'espace de quelques heures, dans cette période de transition et de métamorphoses qu'est l'adolescence.

MAUDE COUTURE

JACQUES CÔTÉ
Le sang des prairies
Éditions Alire, Québec
2011, 314 pages

Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy, Jacques Côté signe son neuvième roman avec *Le sang des Prairies*. Ce dernier texte est le deuxième épisode de la série *Les cahiers noirs de l'aliéniste*, qui relate l'histoire de Georges Villeneuve, futur surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu et futur médecin expert à la morgue de Montréal. Le premier tome, *Dans le quartier des agités*, a d'ailleurs permis à son auteur de rafler pour une troisième fois le Prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier francophone canadien, après l'avoir reçu en 2003 pour *Le rouge idéal* et en 2009 pour *Le chemin des brumes*. En 2006, *La rive noire* lui a permis de recevoir le Prix Saint-Pacôme du roman policier. Côté a aussi obtenu, en 2003, le Grand Prix la Presse pour la biographie *Wilfrid Derome, expert en homicides*.



En 1910, Georges Villeneuve, alors surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, accepte d'écrire un feuilleton qui raconte les événements qui se sont produits 25 ans plus tôt, lors de la rébellion des Métis dans l'Ouest canadien… En effet, en février 1885, alors âgé de 22 ans, il a rejoint les rangs du 65e bataillon de Montréal, dont l'objectif est de freiner la rébellion des Métis. Trois mois plus tard, il est nommé capitaine de ce bataillon. Lui et ses hommes ont pour mission d'enquêter sur le crime de Lac-à-la-Grenouille, crime commis par de jeunes guerriers cris, considérés comme sympathiques à la cause de Riel.

En mai 1885 commence alors un long périple pour les Montréalais ; parcours semé d'embûches et de frictions avec les militaires anglophones du Canada. Plus le lieu du crime approche, plus Georges et ses hommes réalisent que le traitement octroyé par le gouvernement ontarien aux Métis et aux Indiens du Nord-Ouest est injuste. C'est que Riel est davantage perçu, par les Canadiens français, comme un héros plutôt qu'un hors-la-loi.

Le sang des Prairies est un roman historique avant tout, avec une trame policière. On peut comprendre que les événements vécus par Villeneuve et ses hommes resteront gravés dans leur mémoire, car ces hommes ont dû faire appel à des ressources qu'ils ne pensaient pas avoir. On y voit le futur médecin expert à la morgue de Montréal en train de faire ses premiers pas dans le domaine de la médecine légale. Côté a écrit cette histoire d'une main alerte et assurée. Le rythme est soutenu et nous tient constamment en haleine, comme tout bon western qui se respecte. Parfois roman descriptif, parfois roman d'action, *Le sang des Prairies* nous entraîne dans un tourbillon d'émotions et de sentiments que l'on croyait enfouis. Le sujet lui-même est un sujet qui est très souvent mis de côté ou, tout simplement, volontairement oublié par l'histoire canadienne enseignée dans nos écoles. Les descriptions physiques des lieux traversés par le 65e bataillon de Montréal sont très imagées et on peut facilement se mettre dans la peau de ces hommes qui ont été appelés à participer àune mission qui pourrait leur être mortelle. C'est un excellent roman, qui nous fait connaître une autre facette de cet homme incroyable qu'a été Georges Villeneuve.

NATALIE GAGNON

FRANCE DAIGLE
Pour sûr
Boréal, Montréal
2011, 744 pages

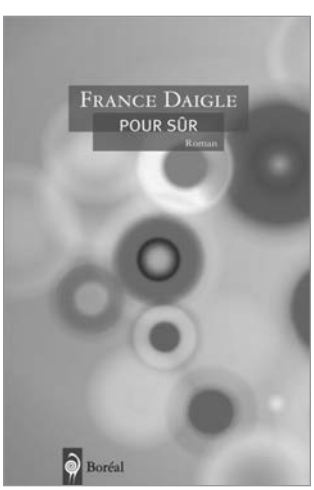
Le projet semble éminemment formaliste : *Pour sûr* accueillerait en son sein quelque 1 728 fragments sur des sujets aussi divers que la psychanalyse, l'invention et les règles du jeu de Scrabble, la paternité, les livres importants, le chiac, le hasard et la recherche d'un titre pour un roman écrit par France Daigle, avatar de l'auteure acadienne France Daigle. Pour plusieurs, une telle proposition paraîtra indigeste. À cela s'ajoute l'impressionnante stature de l'ouvrage : 744 pages bien tassées, sous une couverture rétro aux bulles multicolores. Pimentez le tout de colonnes de chiffres (oui, certaines pages sont maculées de calculs) et de listes diverses (à portée encyclopédique plutôt que romanesque), et vous aurez, assurément, l'objet littéraire le moins ragoûtant pour ce qu'il est permis de nommer le *lecteur moyen*.

Aussi peut-on fort bien concevoir que vous fronciez les sourcils devant l'assertion suivante : ce livre est, à tous les égards, un chef-d'œuvre.

Décrivons la chose. *Pour sûr* est un roman fragmentaire.

Tous les fragments ne suivent pas le fil d'une histoire, d'une chronologie ou même le fil d'une logique facilement discernable. Ils s'entassent. Se suivent. Se multiplient. À travers cette relance de fragments se trace néanmoins le motif précis d'un récit (ou de récits) : on reconnaît des personnages (Terry, Carmen, Étienne, Zed, Hans et plusieurs autres), des lieux (les condos où évolue toute la communauté romanesque) et des thèmes (la langue, l'amitié, la paternité). Il faut moins de cinquante pages pour s'habituer à cette nouvelle manière de *raconter*. À cette nouvelle manière de ne pas *que* raconter.

Chez Daigle, il s'agit d'une habitude (voire d'une poétique) : elle écrit des romans sans intrigue. Chercher la quête des personnages, le but des actions, les rôles des acteurs ou même le drame est vain. Du coup, *Pour sûr*, comme les autres romans de l'auteure acadienne, ne raconte pas vraiment : il présente, montre, met en scène. Des passages surgissent, il est vrai, comme inutiles, jamais futiles, souvent comiques. Ainsi se présentent les fragments, disséminés dans le roman, intitulés Parenthèse(s) : « Ce livre est composé en Minion. (Cette information se trouve habituellement à la toute fin d'un ouvrage.) » (p. 51) ou ceux intitulés Savoirs : « Avant, le monde mourait pis c'était comme normal. Asteure ? Le monde prend ça pour une insulte ! » (p. 396).



Le livre se traverse calmement, il nous attendrit à feu moyen durant des centaines de pages : les questions naïves d'Étienne, un enfant, et les craintes sordides des parents, le pouvoir des rumeurs et les petites évidences éparpillées dans le roman nous habitent jusqu'à ce que, à trop avoir fait son nid dans ces pages, nous habitions à notre tour le livre. L'un de ces condos où se vivent les non-drames de chacun.

Non, *Pour sûr* ne présente pas le strict fil d'une histoire, moins encore celui d'une tragédie (alors que la rentrée littéraire fourbit son lot de peine de mort et d'humanité en perdition). Oui, ce roman est un ovni d'optimisme dans un monde où le cynisme se fait vertu. Oui, la jaquette est rose bonbon (dans un roman où le sens des couleurs est longuement disserté). N'empêche : on referme cette chose avec davantage l'impression d'y avoir *vécu* que de l'avoir *lu*. Et comme dans tout séjour, sans doute y a-t-on laissé un peu de soi et pris un peu de l'Autre. On repart de *Pour sûr* et, ne vous en faites pas, les tragédies et le cynisme nous attendent à la maison. Néanmoins, on dispose, pour un temps, de la joyeuse ironie de Daigle pour dompter *la dure réalité humaine*.

DAVID BÉLANGER

LYNDA DION
La Dévorante
Les éditions du Septentrion, Québec, 2011, 219 pages

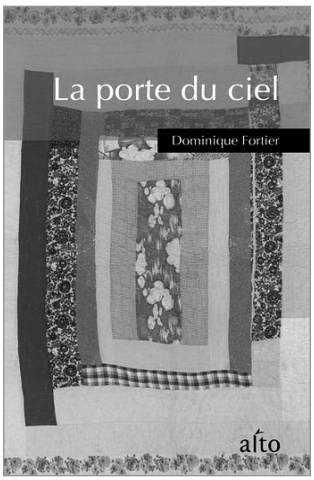
Enseignante de français au secondaire et instigatrice du concours littéraire *Sors de ta bulle !*, Lynda Dion a consacré sa carrière à la promotion de la lecture, de l'écriture et de la création littéraire auprès de la jeunesse québécoise. Avec son premier roman intitulé *La Dévorante*, c'est maintenant à son tour d'exprimer sa passion pour les mots.

Après le départ de sa fille de vingt ans, partie vivre avec son amoureux, la narratrice de *La Dévorante*, une enseignante à l'aube de la cinquantaine, se sent de plus en plus fragile et seule dans son cinq-pièces de la rue Vimy à Sherbrooke. L'été naissant est pour elle synonyme de perte, sa mère et sa sœur étant toutes deux décédées au mois de juin, l'une il y a un an, la seconde il y a plusieurs années. Son corps demeure marqué par ces deuils à tel point qu'elle ressent toujours une douleur sourde tout près du cœur. Il y a également ce roman qu'elle tente d'écrire, mais dont l'embryon n'est pas assez fort pour survivre. À cela s'ajoute le célibat vécu comme un manque, un appétit inapaisable. La protagoniste est dévorée par le désir d'aimer et d'être aimée, par l'envie de goûter à nouveau au bonheur partagé. Afin que les choses changent, elle s'inscrit à un site de rencontre. Rivée à son ordinateur, malgré les rayons du soleil léchant sa fenêtre, elle attend un message qui ne viendra pas, du moins pas aussi rapidement qu'elle l'espère.

Au mois d'août, avant le retour en classe, elle prend l'avion en direction de Varadero, d'abord pour parfaire sa connaissance de l'espagnol, mais surtout pour revoir Manuel, un homme qu'elle a rencontré lors d'un précédent voyage à Cuba. Lors de leurs retrouvailles à l'hôtel *Mar del Sur*, l'attirance physique s'avère encore très forte : « J'ai son odeur pimentée sur le corps la tête dans l'oreiller je respire ce qui reste de lui il ne s'est même pas glissé sous les draps je me suis couchée sans me laver j'aime sur ma peau ce parfum d'homme qui goûte les fonds marins » (p. 174). À cette euphorie des corps qui se retrouvent après une longue attente se substitue peu à peu la prise de conscience que cette relation est inégale, voire à sens unique. Une fois sa journée de travail terminée, Manuel a peu de temps à lui consacrer. Après avoir pris son plaisir quasi en solitaire, il lui demande quelques pesos afin de prendre un taxi pour retourner auprès de sa femme, son enfant et sa belle-mère. La narratrice se sent réduite à l'état d'objet : « Je suis en sol étranger plus célibataire que jamais dégoûtée par l'envie que j'ai des hommes ce besoin d'être aimée à tout prix cette faim que rien ni personne ne peut assouvir cette soif qui me dessèche le cœur je veux boire boire boire » (p. 188). Les plaisirs fugitifs ne suffisent plus à la combler, elle cherche autre chose : l'amour véritable. De retour à Sherbrooke, un courrier électronique lui redonnera peut-être envie de continuer à espérer…

La Dévorante est un récit intimiste et criant de vérité qui plonge le lecteur, l'espace d'un été, au cœur du quotidien de la vie d'une femme de près de cinquante ans qui éprouve toujours, malgré les blessures du passé, le désir brûlant de partager sa vie avec un homme. Bien que le roman soit composé de courts fragments sans ponctuation, la prose de Dion est fluide, rythmée et sans temps mort. Le lecteur, peu importe son âge, est interpellé par les réflexions sur l'amour jetable, la peur de mourir seul et les diktats de la beauté imposés à un corps vieillissant. Seul bémol : il se dégage de ce roman une vague impression de stagnation. On se demande si le personnage principal a véritablement évolué durant cette période de remise en question et de quête amoureuse. Ce premier roman de Lynda Dion se doit d'être lu et relu afin d'en saisir toute l'intensité et demeure une fort belle promesse pour la suite des choses.

MAUDE COUTURE



DOMINIQUE FORTIER
La porte du ciel
Alto, Québec
2011, 287 pages

Après *Du bon usage des étoiles* (2008) et *Les larmes de saint Laurent* (2010), tous deux acclamés par la critique, Dominique Fortier présente une autre façon de voir la Guerre de sécession et la question de l'esclavage qui continuent à faire couler tant d'encre, prensons au magnifique roman *Aminata*, de Lawrence Hill (La Pleine Lune, 2011) ou encore à *La marche*, d'E.L. Doctorow (2007), pour n'en nommer que deux parmi tant d'autres. Par contre, Fortier évacue presque complètement les deux problématiques au centre des livres sur cette guerre fratricide. Ils sont reléguées à l'arrière-plan mais continuent à résonner en sourdine tout au long du récit. Il n'y a ni scènes accablantes de torture de Noirs ni descriptions d'affrontements – la narration évoque ces horreurs, par exemple en arrivant sur un champ de bataille après l'événement ou encore en faisant avorter le viol de l'une des deux protagonistes. Le lecteur est fasciné par *l'atmosphère* du roman, ce qui présuppose un grand talent d'évocation. Pour l'auteure, il s'agit de dire sans pointer du doigt, d'utiliser les mots pour laisser deviner, de s'approprier le sujet de manière détournée. Voici en résumé le procédé de l'écrivaine, maîtrisé ici à un point tel que le lecteur se laisse immédiatement séduire par cette écriture à la fois fine et précise, souple et poétique, en utilisant le dernier terme dans son sens propre.

Quand le médecin McCoy et sa fille Eleanor rendent visite à une plantation de coton, ils assistent à une scène courante en Louisiane : une jeune « sauvagesse » a tenté de s'enfuir et sera punie par le contremaître. Mais le médecin achète la petite, du même âge que sa fille Eleanor. Cette dernière décide d'en faire sa poupée, la baptise Guenièvre, nom déformé plus tard en Ève. Elle deviendra sa compagne de jeu et sera élevée à l'ombre de sa maîtresse. Toutes deux grandissent dans la maison McCoy. Au début, Ève est à l'image d'un animal blessé : sa mère, ses frères ont été vendus, elle est seule et aurait été sans doute vouée à une mort certaine si Eleanor ne l'avait pas choisie. Mais voilà que les années passent, que le différend entre les États du nord et du sud se creuse, que les esclaves tentent de trouver leur liberté, que le Ku Klux Klan se forme. En apparence, rien ne change pour nos deux protagonistes, jusqu'au mariage d'Eleanor, qui tombera amoureuse du frère de son mari alors que celui-ci préfère une autre femme que la sienne. Qu'advient-il d'Ève ? Ce serait faire injure à l'auteure que de révéler la fin de cette courtepointe si soigneusement composée.

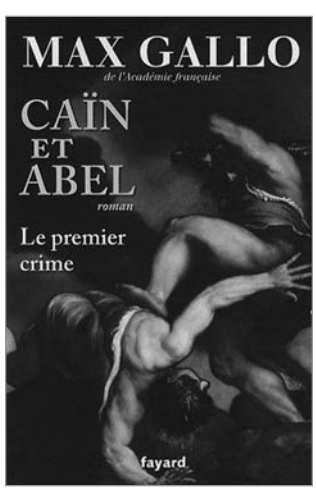
L'illustration de la page couverture laisse deviner la façon de laquelle Fortier tisse son roman : la courtepointe, issue de la pauvreté, est composée de bouts de vêtements usés à la corde. Les descriptions périodiques de ces « quilts », qui parsèment le texte, sont autant de bons exemples prouvant que l'auteure a bien saisi l'essentiel de ce qui est aujourd'hui considéré comme une forme d'art, par la composition des couleurs, l'arrangement des bandes ou bouts d'étoffes. Ces châles, jetés et couvertures de lit, souvent les seuls souvenirs de l'existence des esclaves, représentent autant de vies aux parcours interrompus : morts subites, disparitions, ventes (« Le Nègre est un bien meuble »), fuites. Ainsi va le déroulement de *La porte du ciel*, dont le titre est tiré de l'impression qu'une de deux protagonistes a en entrant dans une église. À partir de ce moment, le récit prend son envol pour se faire irrépressible, gardant tout au long la même force contenue, le même ton.

Il ne s'agit pas seulement d'un récit superbe, mais d'une œuvre empreinte d'humanité, marquée par une sensibilité nuancée, où le blanc du coton se fait gris et la peau des esclaves hâlée.

HANS-JÜRGEN GREIF

MAX GALLO
Caïn et Abel.
Le premier crime
Fayard, Paris
2011, 303 pages

Si vous espérez trouver une explication au problème posé par Dieu, qui a préféré l'offrande d'Abel et dédaigné celle de Caïn, son frère aîné, vous serez déçu, malgré le titre et l'illustration de la page couverture, car ce roman n'a rien à voir avec le passage de la Genèse 1,4, 3-8. L'auteur retrace plutôt le meurtre de Paul Déméter, universitaire français, exégète de textes sacrés, que doit élucider le commissaire Di Pasquale. Une fois rendu dans l'île grecque de Patmos, ce dernier se rend compte que l'assassin a été particulièrement haineux, car il a tranché les poignets et la gorge de la victime, une réplique exacte du suicide de la fille de Déméter. En fouillant les dossiers du professeur, Di Pasquale découvre les ennemis et les amours de celui qui a été tué devant la grotte où l'apôtre Jean a dicté l'*Apocalypse*.



Un roman policier ? Ce serait mal connaître l'auteur, toujours prolifique (cinq romans rien qu'en 2006, environ 110 dans sa longue carrière). Si ses romans historiques, ses profils d'époque – il les connaît toutes, plus particulièrement celles de France – demeurent populaires, ce *Caïn et Abel* verse dans un mysticisme nébuleux, darde dans toutes les directions, non pas pour identifier le meurtrier (qui ressemble étrangement à celui d'un des plus célèbres romans d'Agatha Christie, *Orient Express*), mais pour citer les visions de l'apôtre et bien d'autres textes issus de la plume de saints. On ne sait plus comment prêter foi aux confessions de Déméter ni à celles du commissaire, tous deux de bons candidats pour le divan d'un psy. Le but du roman, masqué par une érudition toute en surface, se perd dans des bavardages sans fin. C'est surtout cela qui agace : pas de ligne directrice, la prétention de vouloir procéder à l'exégèse d'un des textes les plus controversés du christianisme et une argumentation basée sur des sophismes. Voilà un livre où manquent les couleurs, les saveurs de Patmos, dans un paysage qui ressemble plus à une scène de théâtre qu'à l'île. Les quelques références à Caïn et Abel ne consolent pas le lecteur, qui se promène de l'Antiquité à l'ère moderne dans un tourbillon de citations et d'événements connus à satiété. Cela aurait pu être un polar à saveur religieuse. Dommage.

HANS-JÜRGEN GREIF

BERTRAND LAVERDURE
Bureau universel des copyrights
La Peuplade, Chicoutimi
2011, 142 pages

Il apparaît évident que le roman *Bureau universel des copyrights*, qui présente un personnage démembré, un schtroumpf farceur et des touristes littéraires à la poursuite de l'histoire, qui passe de Bruxelles à Montréal en un tour de main, là où, dans une salle de cinéma, la narratrice du film se trouve à être la fille assise à côté de vous, où un morceau de chocolat devient une prothèse pour manchot, bref, il apparaît évident qu'une telle aventure romanesque fasse lever des sourcils, et sans doute est-ce là le plus grand intérêt de cet objet littéraire.

Ce dernier roman de Bertrand Laverdure ne se contente pas de surprendre ou, du moins, de surprendre comme on s'attendrait que procède une histoire, en présentant une fin étonnante. Non, *Bureau universel des copyrights* propose des surprises à répétition ; il avance et se développe par la surprise. À l'instar du cadeau que tend moult fois le schtroumpf farceur, toujours sorti de nulle part, l'auteur développe chaque chapitre sans trop savoir ce qui éclatera en son sein. Ce sera tantôt une jambe de bois chantante, tantôt une inondation *deus ex machina* dans un restaurant de fruits de mer, pour passer ensuite à un nouveau chapitre, aussitôt projeté face à un autre phénomène ahurissant. Inutile – et impossible –, ainsi, de résumer le livre : les pages se suivent dans un cafouillis, sans s'embarrasser de la cohérence, des faits, de l'avancée de la fiction. Le personnage, dirait-on, meurt plusieurs fois. Comment et pourquoi, à ce compte, établir une chronologie ?

Évidemment, un tel fonctionnement peut tourner à vide. C'est d'ailleurs le constat même du personnage : « D'élucubration en élucubration, mon état ne s'améliore pas ». Il a perdu ses doigts à tâter la poitrine d'une inconnue, perdu sa jambe, ses bras, s'est noyé à quelques reprises, mais tant pis : l'intrigue est sans cesse relancée, presque sadique, il enfonce le destin de ses êtres de papier. Mais dès la moitié, le lecteur est averti, puisque le narrateur affirme : « Pourquoi d'ailleurs sauver un personnage ? Ça ne sert à rien ». Le projet de Laverdure s'articule donc sans avancer, questionnant le sens de l'intertexte et l'essence de l'être – l'être à la fiction comme l'être au monde – nous amenant dans un monde où, dirait-on, le personnage tente désespérément de se soustraire à ce vaste spectacle qu'est devenue l'existence. En ce sens, *Bureau universel des copyrights* demeure, à plusieurs égards, plus près de la poésie sur variations thématiques, que du roman au récit clairement développé.

DAVID BÉLANGER

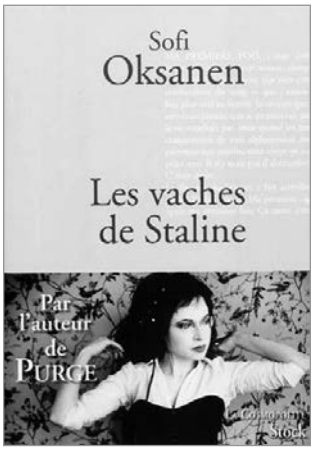
SOFI OKSANEN
Les vaches de Staline
Traduit du finnois
par Sébastien Cagnoli
Stock, Paris
2011, 513 pages

Si l'on veut mieux comprendre *Purge* (Femina 2010, entre autres), il faut lire ce roman, le premier de l'auteure, publié en 2003. La double appartenance de la narratrice, fille d'une Estonienne et d'un Finlandais, deux ethnies appartenant au groupe des peuples finno-ougriens, est marquée par une mère protectrice, dominatrice, paranoïaque et un père absent pendant la jeunesse d'Anna. Jusqu'à l'effondrement de l'URSS, l'Estonie est un des pays baltes sous la domination de Moscou, marquée par une âpre résistance de la population, impuissante et écrasée par les forces soviétiques. Pour s'échapper dans un pays de l'Ouest, il fallait trouver un mari, de préférence finlandais. Cependant, les Estoniennes avaient mauvaise réputation puisque, à l'étranger, elles étaient placées sur le même pied que les femmes russes, et ces dernières pratiquaient invariablement, à Tallinn du moins, capitale estonienne, la plus vieille profession du monde. Les femmes *ruskov*, expertes dans les acrobaties de l'amour et séduisantes, étaient en plus vulgaires, sales et sources de maladies honteuses. Pas étonnant que la mère, Katariina (dans son passeport estonien, son nom a été russifié en Yekatarina), une fois déménagée dans un bled finlandais, incite sa fille à camoufler son héritage estonien, à devenir la meilleure de sa classe,

à ne jamais parler la langue maternelle, ni à l'école ni à la maison. Cette répression se traduit par le développement précoce de la boulimarexie chez Anna, une grave affection des habitudes alimentaires, où des orgies de boulimie sont immédiatement suivies de violents vomissements, entraînant l'amaigrissement excessif du corps et détruisant tant la santé que la vie de la malade.

Voici en résumé ce que nous voyons. Mais plaçons-nous de l'autre côté de ce miroir sans tain et nous comprenons mieux de quels abîmes la protagoniste tente de sortir. Jouant à la jeune Finlandaise hyper performante, Anna demeure aussi irrésistiblement attachée à la patrie maternelle que sa mère. Toutes deux s'y rendent souvent en voyage, chargés de « cadeaux » pour graisser la patte des douaniers et apporter à la famille, aux amis, ce qui manque en URSS, bas-collants, déodorants, vêtements, articles de maquillage, etc. Au retour, leurs bagages sont chargés de spécialités estoniennes alimentaires. Qui a voyagé dans les pays de l'Est sous le régime soviétique sait combien ce dernier a été absurde. Pour ceux et celles qui sont trop jeunes ou ne connaissent pas l'histoire contemporaine, ce roman est une mine de renseignements venant de première main. Car l'auteure, née en 1977, a très bien connu les conditions de vie à Tallinn et à la campagne. Souvent, on croirait lire un conte russe du XIXe siècle. Sous la répression féroce soviétique, toute personne suspecte était fusillée ou envoyée en Sibérie – d'où le titre du livre. Les « vaches » sibériennes étaient de maigres chèvres donnant à peine quelques gouttes de lait. Bien entendu, avec la disparition de Staline, en 1953, le retour des déportés en loques, malades, vieillis, posait d'immenses problèmes pour les kolkhoziens estoniens puisqu'ils souffraient eux-mêmes de la faim à cause des quotas à remplir par les ministres de l'Agriculture. S'ajoutaient d'autres problèmes endémiques comme l'alcoolisme, la déresponsabilisation, les terres confisquées, l'infrastructure déficiente. Anna ressemble à ces expatriés : brisée par sa non-appartenance à l'un ou l'autre régime, elle rate de brillantes études, se change en ombre dont ne subsiste que la voix pour raconter son histoire. Il ne faut pas se laisser leurrer par le ton enjoué de la narration. Il cache une insondable misère que même une Estonie moderne, axée sur le capitalisme, n'arrive pas à masquer chez cette naufragée d'un monde révolu. Anna reste couchée sur l'épave de ses souvenirs, en attendant qu'une vague l'engloutisse.

HANS-JÜRGEN GREIF



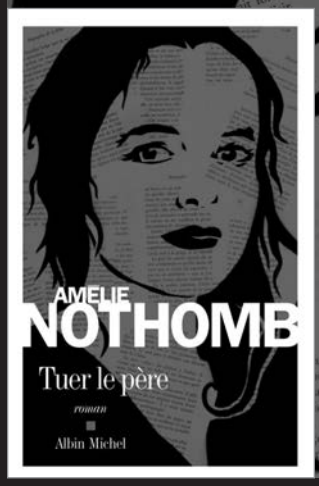
AMÉLIE NOTHOMB
Tuer le père
Albin Michel, Paris
2011, 150 pages

Chaque automne amène jusqu'ici quelques feuilles d'Amélie Nothomb, dont l'œuvre est traduite en 30 langues. L'auteure, se disant « enceinte pour la septante-deuxième fois » (*Le Soir*, 13 août 2011, p. 32), procède chaque année à la sélection du roman à paraître parmi ses quatre préférés dans le lot qu'elle a porté durant l'année. Ses tiroirs débordent de textes qui, dit-elle, ne verront jamais le jour. Interdiction d'y toucher. Même son éditeur n'a pas le droit de regard sur ce qui mériterait d'aller sous presse. Mais une auteure assurée d'être lue, diffusée, recensée et invitée à tous les shows de chaises ne peut-elle se permettre d'être une diva ? Bref, *Tuer le père* est l'enfant-chéri de sa « portée » 2010-2011. Et, je le dis d'emblée, il est loin d'être un enfant surdoué.

Il raconte l'histoire de Joe Whip, un adolescent sans père, élevé par sa mère au Nevada. Depuis qu'il est tout jeune, il montre un talent remarquable pour les tours de magie – sans doute est-ce un moyen pour lui d'échapper à un réel trop fade qu'il tente de sublimer –, un talent qui l'amènera à devenir l'élève du plus grand des magiciens, Norman Terence. Norman et sa femme, Christina, se prennent vite d'affection pour l'adolescent et l'invitent à emménager avec eux. Au fil du temps, Norman devient plus qu'un mentor : il devient le père que Joe a toujours espéré. Il lui apprend à manier les cartes, à déjouer les casinos et, surtout, à vivre au sein d'une famille.

Mais Joe est un fils ingrat : il a tôt fait de s'éprendre de Christina, belle et captivante jongleuse / danseuse de feu (!), et projette de la faire sienne. Un autre élément achève de montrer toute l'ingratitude de Joe, mais je ne le révèlerai pas ici puisqu'il s'agit du seul et unique *punch* du roman.

L'intrigue de *Tuer le père* est fort mince. En entrevue, l'auteure affirmait avoir beaucoup aimé explorer le monde de la magie et des magiciens. Or, ce qui est dit de ce domaine tient en quatre phrases et deux virgules. Quant au *punch* final, eh bien il est malheureusement discrédité par une erreur d'ordre narratif qu'on peut difficilement pardonner à une auteure de métier. L'intrigue est portée par un narrateur externe qui dévoile le moindre mouvement des pensées de Joe (p. ex. p. 30 à 33, où sa passion pour Christina est décrite). Or, la finale laisse entendre que tout cela n'était qu'une illusion de savant magicien. Comment adhérer à cette pirouette farfelue ?

J'ai tout lu de Nothomb, et voilà six automnes qu'elle me déçoit. *Tuer le père* est un roman insipide, sans âme, sans style. Un roman inutile. On se prend à souhaiter que Nothomb prenne une sabbatique ou qu'elle laisse son éditeur choisir lequel de ses enfants pourra courir les librairies.

CHANTALE GINGRAS